

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Hélène Dorion passe à l'essai
Page F 4



LITTÉRATURE FRANÇAISE

Pierre Lepape au pays de la littérature
Page F 5



LE DEVOIR

LIVRES



Un pirate, des explorateurs et quelques centaines de politiciens...

Le fabuleux Dictionnaire biographique du Canada est maintenant accessible en ligne, gratuitement

STÉPHANE BAILLARGEON
LE DEVOIR

Peter Easton, ça vous dit quelque chose? Il suffit pourtant de consulter le Dictionnaire biographique du Canada, maintenant en ligne. La notice accessible gratuitement décrit le personnage comme «le principal corsaire de son temps et l'un des plus fameux dans toutes les annales de la piraterie».

D'abord loyal marin anglais, le capitaine Easton se fit pirate autour de 1610 et se livra à «de puissantes incursions» contre les vaisseaux britanniques et étrangers. «Ce n'était ni un monstre assoiffé de sang, ni un coupe-jarret aux airs de matamore», précise le dico. Le «maître pirate» arriva à Terre-Neuve en 1612 et se mit impunément à piller à volonté les ports depuis la baie de la Trinité jusqu'à Ferryland. Le forban croisa ensuite en Méditerranée à la recherche de galions espagnols. Aucune flotte dépêchée à sa poursuite ne réussit à le capturer.

En 1613, le grand frère de la côte se rendit à Villefranche, en Savoie, où quelque deux millions de livres d'or lui gagnèrent les faveurs du duc. Peter Easton acheta un palais, bâtit un entrepôt pour abriter son butin, vécut dans le luxe et obtint le titre de marquis de Savoie. Il était alors dans la quarantaine et fort bel homme, à ce qu'on raconte. Le corsaire millionnaire couronna sa carrière en épousant «une femme très riche». Il demeura au service du duc de Savoie jusqu'en 1620, «après quoi son nom tombe dans l'oubli».

Moralité: parfois le crime est payant.

On trouve des milliers de notices semblables en ligne depuis un petit mois (www.biographi.ca). Le site de Bibliothèque et Archives Canada diffuse déjà les quatorze premiers volumes couvrant les personnages des années 1000 à 1920. Environ 200 articles tirés du XV^e volume apparaîtront en février. Ce nouvel ouvrage, en préparation, traitera de la décennie 1920-1930. La date de la mort d'une personnalité détermine sa position dans la série. René Lévesque et Glenn Gould ne seront intronisés que dans le volume de la décennie 1980.

«C'est un outil assez unique au monde», explique Jean-Stephen Piché, directeur des services en ligne des Archives nationales. «L'accès aux dictionnaires biographiques semblables, aux États-Unis ou en Grande-Bretagne, est presque toujours payant. Nous avons au contraire décidé de rendre le nôtre accessible gratuitement à tous, dans le monde entier.»

VOIR PAGE F 2:
DICTIONNAIRE



PHOTO: JACQUES GRENIER LE DEVOIR

LE SISYPHE DU DESSIN GARNOTTE

«Une caricature quotidienne ressemble à une fraise sur un comptoir: oubliée là une seule journée, elle perd déjà beaucoup de sa fraîcheur»

JEAN-FRANÇOIS NADEAU
LE DEVOIR

Michel Garneau, dit Garnotte, caricaturiste au Devoir, dessine sans cesse, du matin au soir. Et lorsqu'il s'arrête enfin, il est d'ordinaire tout sourire, le bon mot à la bouche, mais encore à la recherche active d'un sujet... Pour dire juste, disons que le caricaturiste du Devoir est, par la force des choses, une sorte de Sisyphes des nécessités que lui impose son propre dessin éditorial.

Sur les murs de son bureau-atelier, on trouve plusieurs esquisses, mais aussi des photos et des reproductions d'œuvres d'art. Pêle-mêle se superposent notamment George Bush, Paul Martin, Jean Chrétien, Ben Laden, Bernard Landry, Stéphane Dion et la tour de Babel. La célèbre Joconde de Léonard de Vinci y occupe aussi une belle place.

Certains historiens de la caricature font d'ailleurs de Léonard de Vinci un précurseur de cet art aujourd'hui de plus en plus estimé. Mais ces têtes affreusement déformées peintes par le maître italien appartiennent-elles vraiment à l'histoire de la caricature? Ont-elles la volonté de faire rire? Chose certaine, l'humour d'une caricature évolue vite, au point de bientôt disparaître et de ne laisser place qu'au dessin. Plusieurs grands maîtres, dont Honoré Daumier, ont touché de près ou de loin à la caricature. Ainsi trouve-t-on dans certains dessins de Toulouse-Lautrec le désir manifeste de déformer les traits d'un personnage afin de faire rire, ce qui est bien le propre de la caricature.

La caricature demeure avant tout un art du présent. D'un naturel modeste et posé, Garnotte n'a jamais pensé que son travail quotidien pouvait se conjuguer facilement au passé à travers des albums reliés. «Depuis plusieurs années, on me suggérait de réunir mes dessins. Mais une caricature quotidienne ressemble à une fraise sur un comptoir: oubliée là une seule journée, elle perd déjà beaucoup de sa fraîcheur. Alors une

semaine plus tard... Je voyais mes dessins quotidiens comme autant de fraises. Mais j'ai fini par me dire que nous pouvions retrouver le goût et l'émotion du jour dans une combinaison de dessins organisés, comme si j'avais fait en automne une confiture.»

Michel Garneau possède une curiosité et un don pour voir l'absurde dans la vie de tous les jours. Il s'intéresse spontanément à une multitude de sujets. Sa force consiste à opérer, grâce au dessin, des liens parfois inattendus entre des situations ou des acteurs en apparence sans rapport entre eux. Un matin, la mascotte des Expos, Youppi, manifeste, par solidarité, contre la disparition du Grand Prix automobile de Montréal... Un autre jour, la Joconde de Vinci fait la gueule pour obtenir un passeport canadien...

A quand remonte la passion pour le crayon de Garnotte? «J'ai toujours dessiné. À Shawinigan, je le faisais pour des journaux étudiants. Plus tard, le quotidien Le Jour avait accepté ma collaboration, mais le journal a fermé tout juste avant mes débuts officiels! J'ai travaillé ensuite pour CROC, puis au journal de la CSN, à l'époque où la formule était bihebdomadaire. Je faisais notamment des dessins pour les articles de Clément Trudel, Michel Rioux et Pierre Vadeboncoeur. De vraies plumes!»

Garnotte a commencé à dessiner pour Le Devoir en 1996. Depuis, il se penche quotidiennement sur sa table à dessin comme sur l'actualité. À la fin d'une journée, il laisse invariablement derrière lui plusieurs esquisses de projets abandonnés en chemin.

Six de ses dessins sont publiés dans Le Devoir chaque semaine. Autant dire que son petit pot d'encre noire, solidement collé à sa table, est presque toujours ouvert pour nourrir sa plume.

Avec le temps, son dessin s'est transformé autant qu'affiné. Son humour a évolué. «Mon travail ressemble assez peu à ce que je faisais il y a quelques années. J'ai découvert des codes nouveaux

VOIR PAGE F 2: GARNOTTE

LIVRES

DICTIONNAIRE

Pour le volume XIV, l'équipe a dirigé 459 auteurs qui ont rédigé 622 biographies tenant sur 1345 pages

SUITE DE LA PAGE F 1

La version Web découle d'une collaboration entre Bibliothèque et Archives Canada, le ministère du Patrimoine canadien, l'université de Toronto (UT) et l'Université Laval (UL). Les deux institutions universitaires dirigent le vaste programme d'édition savante du *Dictionnaire biographique du Canada/Dictionary of Canadian Biography (DBC/DCB)* depuis quatre décennies. L'entreprise, considérée comme l'une des plus importantes dans le domaine des sciences humaines au pays, a été décrite à maintes reprises comme un « chef-d'œuvre », par exemple par Fernand Dumont, qui disait n'utiliser ce qualificatif qu'avec « d'infinis scrupules ».

Le sociologue-théologien-poète aura sa place dans le dernier volume couvrant le XX^e siècle. L'exceptionnelle affaire intellectuelle a débuté en 1959 quand le philanthrope James Nicholson a remis à l'université de Toronto un don pour la production d'un équivalent canadien du prestigieux *Dictionary of National Biography* de Grande-Bretagne. Le plan initial stipulait que la collection devrait compter entre quinze et vingt volumes. L'Université Laval a rejoint l'entreprise bilingue dès 1961. Les fonds d'origine du mécène ne suffisent plus et les subventions gouvernementales bouchent maintenant les trous, avec quelques centaines de milliers de dollars par année.

La première phase, concernant les neuf premiers siècles du deuxième millénaire de notre ère, a pris fin en 1990. Les travaux sur le XX^e siècle avancent à bon train, avec quatre décennies d'enlégées et les recherches pour les années 1941 à 1980 à divers stades de

production (planification, assignation des textes aux collaborateurs, etc.). En bout de course, les mètres linéaires du DBC/DCB présentent plus de 10 000 personnages. « En travaillant à ce projet, je découvre de nouveaux faits à tous les jours », dit avec enthousiasme Réal Bélanger, professeur de l'UL. Il copilote la machine éditoriale depuis 1998 avec son collègue Ramsay Cook de l'UT. « Les deux équipes du DBC/DCB veillent à ce que chaque biographie constitue une étude à la fois originale et érudite du sujet, fondée sur des sources sûres et surtout sur des sources de première main. Tous les détails sont vérifiés et contre-vérifiés, tous les noms de personnes, de lieux et d'institutions, toutes les références bibliographiques. »

Pour le volume XIV, l'équipe a dirigé 459 auteurs qui ont rédigé 622 biographies tenant sur 1345 pages. Le professeur Bélanger s'est récemment chargé de l'article consacré au premier ministre sir Wilfrid Laurier, la deuxième plus longue du dictionnaire après celle de John A. Macdonald, Père d'entre les Pères de la Confédération. Il travaille déjà à celle d'Henri Bourassa, à paraître dans le volume XVI. Le papa du *Devoir* va côtoyer Alexander Graham Bell, inventeur du téléphone, et M^{re} Bruchesi, deuxième archevêque de Montréal.

« Un commentateur a noté que le Dictionnaire biographique constitue aussi un concentré de l'évolution de l'historiographie au Canada, poursuit l'historien. On peut par exemple y mesurer l'importance croissante de la perspective féministe en histoire. Les premiers volumes font peu de place aux personnages féminins. Les derniers corrigent le tir et font appel à beaucoup plus de collaboratrices. On voit aussi se développer l'influen-

ce de l'École des annales, avec l'accent mis sur les petites gens et le croisement de multiples disciplines. »

... dans de nouvelles autres

La révolution technologique a aussi rattrapé le projet de publication on ne peut plus classique. En 2000, des fonds privés et publics dépassant le million permettaient de numériser le *Dictionnaire biographique* pour produire un cédérom contenant les 14 premiers volumes. Environ 13 000 copies ont été distribuées gratuitement à toutes les bibliothèques scolaires et publiques du pays.

La version en ligne découle de cette première version informatique tout en l'enrichissant. Les recherches par mots clés y sont beaucoup plus poussées que dans la version papier. Certaines biographies peuvent déjà être consultées par région géographique ou par identité et profession. L'équipe souhaite ajouter des hyperliens vers d'autres biographies et des liens avec des expositions virtuelles.

« Nous sommes à l'avant-plan à l'échelle mondiale pour la numérisation et la diffusion en ligne de documents », dit fièrement Jean-Stephane Piché. Le site archives.ca multiplie les preuves. Bibliothèque et Archives Canada numérise un bon million d'images par année. « Il faut parfois adapter les documents pour les rendre accessibles au plus grand nombre. En même temps, la réaction du public de plus en plus nombreux influence le travail des archivistes et des historiens. Je crois que cette règle va encore se vérifier avec le Dictionnaire biographique. »

Plus de 110 000 exemplaires de la série ont été écolés. Le dernier volume coûte 80 \$. Seulement, les avantages innombrables de la diffusion virtuelle peuvent être bientôt l'arrêt de mort de ces bonnes vieilles habitudes pulpées. « Le volume XV sera très certainement publié, mais le suivant ne paraîtra peut-être qu'en ligne et sur cédérom, confie le professeur Bélanger. Nous en discutons, sans avoir arrêté de position. Personnellement, j'aime encore beaucoup les bons vieux livres même si le numérique facilite la diffusion et la correction. »

Franchement, les nouveaux supports facilitent aussi beaucoup le travail des nouveaux Peter Easton naviguant dans nos océans virtuels, toujours prêts à pirater ce qu'il y a de meilleur...

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Martin Amis ou la littérature comme tentative de guérison

DAVID CANTIN

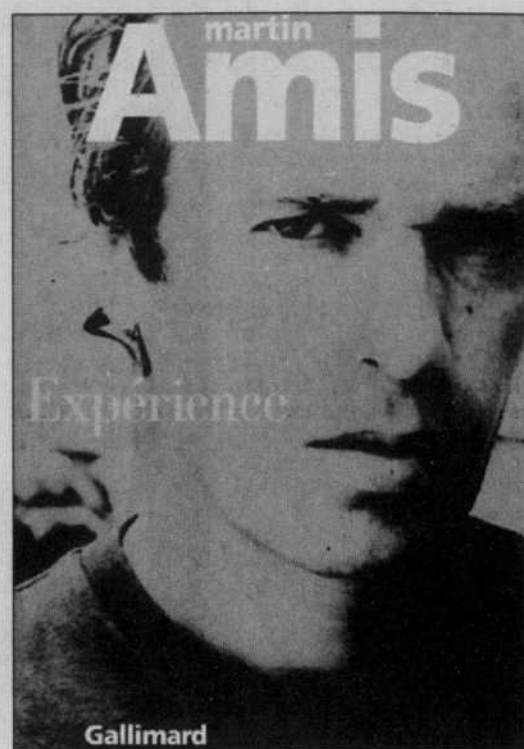
Voilà qu'à l'aube de la cinquantaine, l'enfant terrible des lettres anglaises a ressenti le besoin de rédiger ses mémoires. Un exercice de narcissisme complaisant ou un désir de régler des comptes avec soi-même ainsi qu'avec son entourage? Dans *Expérience*, Martin Amis s'explique à travers l'essentiel d'une vie. Un écrivain talentueux lève le voile sur un passé qu'il affronte avec un courage exemplaire. Délaissant l'artifice au profit de l'émotion, l'auteur de *London Fields* signe ici une œuvre majeure.

Alors que le lectorat anglais attend avec impatience la parution éventuelle d'un roman comique intitulé *Yellow Dog*, Gallimard propose une version française d'*Expérience*, paru en anglais en 2000, du célèbre Martin Amis. En Grande-Bretagne, l'écrivain est devenu une vedette qui dépasse largement le milieu littéraire. Il ne faut toutefois pas s'attendre à un bouquin rempli d'anecdotes futilles ou de détails scabreux. Fils du renommé Kingsley Amis, l'homme tente plutôt de comprendre cette relation, aussi complexe que difficile, qu'il a vécue avec son père. Cet aspect guide d'ailleurs en grande partie la lecture d'*Expérience*. La lente agonie du père invite à des réflexions plutôt pessimistes sur l'existence. Au fil des 600 pages, l'individu parle aussi de sa jeunesse, de ses années au pensionnat, de ses querelles avec la presse ou encore de son lien d'amitié avec l'écrivain Saul Bellow. On revient également sur des détours plus sombres, comme la mort tragique et incompréhensible d'une cousine, de même que quelques pédophiles notoires au cours d'une enfance parfois terrifiante.

A l'image d'une fascinante mosaïque, des lettres de jeunesse viennent ponctuer ce récit qui ne se complait à aucun ordre chronologique minutieux. On avance plutôt dans les souvenirs d'un écrivain capable de prendre une réelle distance par rapport au portrait d'une vie. Il répète même: « J'ai compris que l'autobiographie suprême était une pente vraiment inévitable, fût-ce à titre provisoire, en voyant mon père l'emprunter, à rebours de son inclination naturelle, de sa pratique du passé, de ses principes proclamés. Ce n'est pas qu'il voulait aller dans cette direction, mais il y est allé quand même. Pour moi, c'était comme si je le voyais se promener dans son plus simple appareil. »

Le côté parfois brouillon d'*Expérience* apporte une bonne dose d'humour à ce livre qui n'a rien du pamphlet dérisoire. Chez Amis, on entend la voix d'un individu en lutte avec un passé qu'il décortique à la loupe. Bien qu'il règle parfois de vieilles querelles, l'écrivain se permet quelques scènes d'un humour typiquement anglais. Il va jusqu'à parler de ses prothèses dentaires avec un regard des plus subtils.

Certains passages sur ses maîtres en littérature (Nabokov et Joyce au premier rang) sont su-



Martin Amis tel qu'il apparaît sur la couverture de son dernier livre, *Expérience*.

perbes, mais c'est lorsqu'il parle encore une fois de Kingsley qu'on découvre un fils particulièrement doué pour l'observation des faits: « La vie d'un écrivain n'est qu'angoisse et ambition — et l'ambition, dans ce cas, n'est pas facile à distinguer de l'angoisse. Elle entre dans le désir de bien agir en fonction de son talent. Certains vont vouloir prendre du recul, si c'est faisable. [...] Dans le vin comme dans l'écriture, l'esprit conscient refuse et l'esprit inconscient afflue. Le même besoin s'impose de changer de décor. Reste l'éternel problème: la vieillesse, et la seule fin possible de la vieillesse. »

Dans la mesure du possible, la traduction de Frédéric Maurin arrive à rendre clairement le style, très distinctif, d'Amis sans trop de lourdeur. Au bout du compte, *Expérience* gagne un très difficile pari littéraire. Un témoignage qui échappe à la mièvrerie du sentimentalisme pour aboutir à un espace durable de vérité.

EXPÉRIENCE

Martin Amis
Traduit de l'anglais par Frédéric Maurin
Gallimard
Paris, 2003, 605 pages

Librairie Renaud-Bray
VOX POPULI, VOX DEI
Palmarès des ventes
12 au 18 novembre 2003

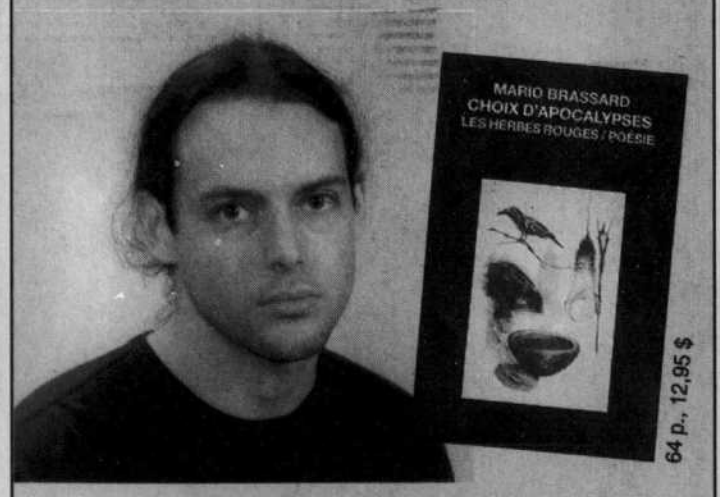
1	Roman Qc	LES FILLES DE CALEB, t. 3 - L'abandon de la mésange	A. COUSTURE	Libre Expression	2
2	Psychologie	GUÉRIR	SERVAN-SCHREIBER	Robert Laffont	31
3	Biographie	LE TEMPS DES AVANTS	C. AZNAVOUR	Flammarion Qc	5
4	Roman Qc	L'HISTOIRE DE PI	Y. MARTEL	XYZ éd.	14
5	Polar	LE BIEN DES AUTRES, t. 1 - Inédit	J.-J. PELLETIER	Alire	2
6	Biographie Qc	J'AI SERRÉ LA MAIN DU DIABLE	R. DALLAIRE	Libre Expression	4
7	Cuisine Qc	LE GUIDE DU VIN 2004	M. PHANEUF	L'Homme	3
8	Cuisine Qc	LA SÉLECTION CHARTIER 2004	F. CHARTIER	La Presse	3
9	Sport Qc	LA GLORIEUSE HISTOIRE DES CANADIENS	N. LÉANDRE	L'Homme	2
10	Roman Qc	LE CAHIER NOIR	M. TREMBLAY	Leméac	4
11	Biographie Qc	CLAUDE BLANCHARD, UNE VIE D'ARTISTE	F. DUVAL	Trait d'Union	2
12	B.D.	ASTÉRIX ET LA RENTRÉE GAULOISE	UDERZO/GOSCINNY	Albert René	12
13	Histoire Qc	LES COULEURS DES BOIS	G.-H. GERMAIN	Libre Expression	5
14	Psychologie Qc	VICTIME DES AUTRES, BOURREAU DE SOI-MÊME	G. CORNEAU	L'Homme	10
15	Humour Qc	DRÔLE COMME UN SINGE	G. LATULIPPE	Quebecor	4
16	Guides Qc	GUIDE DES RESTOS VOIR 2004	COLLECTIF	Communications Ver	2
17	Essais Qc	LA ROUTE DES HELLS	SHER / MARSDEN	L'Homme	4
18	Humour Qc	L'ANNÉE CHAPLEAU 2003	S. CHAPLEAU	Bordal	2
19	Roman	LE COMPLEXE DE DI	D. SUIE	Gallimard	9
20	Pratique Qc	LE GUIDE DE L'AUTO 2004	DUVAL / DUQUET	L'Homme	7
21	Polar	LUMIÈRE MORTE	M. CONNELLY	Seuil	5
22	Essais	MAL DE TERRE	H. REEVES	Seuil	29
23	Polar	LE PROTOCOLE SIGMA	R. LUDLUM	Grasset	5
24	Polar	SECRETS D'OUTRE-TOMBE	K. REICHS	Robert Laffont	7

Raoul Roy
Une exclusivité
Renaud-Bray!
Ces nouvelles chansons grivées, chansons de marins, ont marqué la poésie québécoise...
A la claque
Aux marches du palais
C'est dans le mois de mai
Mon revenant de la joie
C'est sur les bords du St-L...

25	Psychologie	QUI A PIQUÉ MON FROMAGE?	J. SPENCER	Michel Lafont	154
26	Jeunesse	QUATRE FILLES ET UN JEAN, t. 1	A. BRASHARES	Gallimard	73
27	Roman	DANSEUR	C. MCCANN	Belfond	9
28	Cuisine Qc	LA CUISINE RAISONNÉE	COLLECTIF	Fides	4
29	Biographie Qc	CHRÉTIEN, UN CANADIEN PURE LAINE	M. VASTEL	L'Homme	3
30	Polar	LA PROIE	M. CRICHTON	Robert Laffont	2
31	Roman Qc	LE LOCATAIRE DU SEPTIÈME	COLLECTIF	Bordal	3
32	Jeunesse	LE DICO DES FILLES 2004	ROUYER/DUPUY SAUZ	Fleurus	5
33	Essais Qc	LE LIVRE NOIR DU CANADA ANGLAIS, t. 3	N. LESTER	les Intouchables	1
34	Roman	LA MAÎTRESSE DE BRECHT - Prix Goncourt 2003	J.-P. AMETTE	Albin Michel	10
35	Actualité	LETTRE OUVERTE AUX ANTI-AMÉRICAINS	R. HÉTU	vib éditeur	2
36	Jeunesse	QUATRE FILLES ET UN JEAN, t. 2 - Le deuxième été	A. BRASHARES	Gallimard	23
37	Polar	MYSTIC RIVER	D. LEHANE	Rivages	86
38	Biographie	VIVRE POUR LA RACONTER	G. GARCIA-MARQUEZ	Grasset	2
39	Spiritualité	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT	E. TOLLE	Ariane	162
40	Essais Qc	LE DISQUE NE TOURNE PAS ROND	A. BRUNET	Coronet Liv	2
41	Biographie Qc	JE SUIS UN BUM DE BONNE FAMILLE	J.-F. BERTRAND	L'Homme	9
42	Roman Qc	LIFE OF PI	Y. MARTEL	Vintage Canada	57
43	Psychologie Qc	DEMANDEZ ET VOUS RECEVREZ	P. MORENCY	Transcontinental	54
44	B.D.	CÉCILIE, t. 10 - Enfin vuels!	LAUDEG / CAUVIN	Dupuis	2
45	Spiritualité	PLAIDOYER POUR LE BONHEUR	M. RICARD	Nil	3

Plus de 1000 Coups de Cœur, pour mieux choisir.
25 succursales au Québec
www.renaud-bray.com

MARIO BRASSARD
Choix d'apocalypses



« Il reste les arbres à bout portant
Les scies qui parlent comme des loups
Et la nuit sans la nuit »

LES HERBES ROUGES / POÉSIE
LIBER • LE DEVOIR
« Éthique publique hors série »

Mariage homosexuel
Les termes du débat

Textes choisis et présentés par Guy Ménard

MARIAGE HOMOSEXUEL
Les termes du débat
45 collaborateurs parmi lesquels
Claude Ryan
Svend Robinson
Margaret Somerville
Gilles Bibeau
Réal Ménard
Michel Dorais
Denise Bombardier
Marc Bellemare
Gai écoute
Pierre Gagnon

282 pages, 24 dollars
Un ouvrage bilan sur la question du mariage homosexuel

GARNOTTE

SUITE DE LA PAGE F 1

qui me ressemblent. Et les lecteurs ont appris à me connaître et à me reconnaître à travers mes manières et mes choix.

Garnotte est un collègue. C'est entendu. Je ne saurais écrire à son sujet dans une perspective tout à fait neutre, même si je me passionne pour la caricature depuis longtemps. Après sept ans au *Devoir*, Garnotte publie cette année son premier album de caricatures, une chose plutôt fréquente chez ses confrères caricaturistes du Québec, en particulier depuis les années de gloire de Jean-Pierre Girerd. En parcourant *Les Plus Meilleures Caricatures de Garnotte*, publiées aux

Éditions du Concassé, le lecteur retrouve l'année écoulée grâce à l'humour aigü du caricaturiste. Tiens! Voici Colin Powell qui montre une photo du désert irakien tout en affirmant que, s'il n'y a rien d'autre que du sable, c'est bien la preuve que les armes de destruction massive sont bien cachées... De son côté, Jean Chrétien s'accroche au pouvoir coûte que coûte: il est représenté sous les oripeaux d'un monarque de carnaval dont l'ami américain, un président un peu morron, se désespère. D'une page à l'autre, on se dit qu'il faudra un jour accorder à la caricature tout le crédit qui lui revient. N'est-elle pas après tout le révélateur par excellence des traits sociopolitiques d'une société?

Abonnez-vous à
XYZ
La revue de la nouvelle
Recevez en prime!
La manufacture de machines (nouvelles)
de Louis-Philippe Hébert
(valeur 15 \$) avec un abonnement d'un an à XYZ. La revue de la nouvelle

Les prix sont toutes taxes comprises

1 an / 4 numéros	2 ans / 8 numéros	3 ans / 12 numéros
Individu	Individu	Individu
Canada 20 \$	Canada 35 \$	Canada 50 \$
Étranger 25 \$	Étranger 45 \$	Étranger 70 \$
Institution	Institution	Institution
Canada 25 \$	Canada 45 \$	Canada 70 \$
Étranger 30 \$	Étranger 55 \$	Étranger 80 \$

Numéro 76

NOM _____
 ADRESSE _____
 VILLE _____
 CODE POSTAL _____ TÉL _____
 CI-JOINT CHÈQUE MASTERCARD VISA
 NO _____ EXP. _____
 SIGNATURE _____ DATE _____

RETOURNER À: XYZ. La revue de la nouvelle
 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
 Téléphone: (514) 525-9518 • Télécopieur: (514) 525-7537
 Courriel: info@xyzedit.qc.ca • www.xyzedit.qc.ca

LIVRES

ROMAN QUÉBÉCOIS

Joyeuses effractions

Le premier roman d'un écrivain d'emportement et de plaisir

« Mais comment déterminer le moment exact où une histoire commence? » Cette interrogation d'Italo Calvino, citée dans *Une saison étrangère* et sans cesse reprise d'un chapitre à l'autre, témoigne de l'aventure littéraire dans laquelle s'engage Stéphan Kovacs dans ce premier roman. Un écrivain part en voyage avec l'intention d'écrire. Au fil de ses déplacements, les lieux parcourus lui inspirent des fictions qui viennent se mélanger à la réalité. Deux voix narratives se suivent, se superposent, se répondent, s'entremêlent, se confondent pour finalement se rejoindre et ne former qu'une seule histoire. *Une saison étrangère* remet en question le rapport entre la création et la vie réelle, pulvérise la frontière entre la réalité et la fiction, libérant fantasmes, rêveries et distorsions comiques du réel. Derrière ce roman se profile un écrivain d'emportement et de plaisir.

Imagination fertile

L'écrivain-voyageur met le cap sur la Grèce et ses îles avec un arrêt à Paris et dans le sud de la France. Paris, ville grouillante et tonitruante, avec son rythme effréné, son tourbillon incessant, le submerge. La narration s'envole, joyeuse. Le lecteur ne voit pas venir le glissement du réel vers le rêve. La ville se métamorphose en une femme que le voyageur tente de conquérir. « Je m'acharnais, poussé par je ne sais quelle fureur aveugle et impuissante; jusqu'à l'épuisement, jusqu'à l'exacerbation, sans toutefois parvenir à la rejoindre ni qu'elle ne daigne m'accorder le moindre regard. »



Suzanne Giguère

Après la grisaille de Paris, les beaux jours à Toulon le revigorent. Lors d'une promenade au bord de la mer, il trouve un appareil photo. Son imagination s'emballe. Transporté par des scénarios qui se construisent et se déconstruisent, un polar se met en branle dans sa tête. Une femme témoin d'un meurtre sur la plage prend en photo l'assassin qui l'aperçoit. S'ensuit une poursuite haletante jusqu'à ce qu'il la rattrape. L'action, emportée par elle-même sur sa lancée, échappe totalement à la volonté de l'écrivain sans qu'il puisse intervenir. Horrifié par sa propre histoire, stupéfait des méandres tordus de son imagination, il est incapable d'arrêter les images qui persistent dans sa tête. Il est étonné de voir « à quel point toute cette histoire pouvait l'envahir avant même d'avoir réellement commencé. »

Après une nuit agitée, il ne résiste pas à l'appel de l'extérieur, à l'éblouissement de la lumière. C'est jour de fête, un défilé se prépare. L'écrivain inventif saisit

l'occasion de faire basculer la réalité dans une scène burlesque. La foule est en délire, les forces de l'ordre sont débordées. « Ça court de partout et de tous côtés, ça hurle de plus belle. Aïe, aïe aïe! Une pagaille à tout casser. Les fanfares chancelent décroissent sur une dernière fausse note "pom! pom! poueet!!!" et les majorettes effarouchées évitent la chute de justesse "hiii!", laissant la voie libre à cette bande de jeunes loups voraces [...] [qui], dès l'instant où ils ont amassé assez de fleurs, prennent la poudre d'escampette "oh! Chouette!", s'enfuient dare-dare comme des voleurs. » Les phrases se succèdent à un rythme rapide, se perdent dans un intense bouillonnement et dans une drôlerie irrésistible.

L'écrivain-voyageur prend un malin plaisir à poursuivre ses prouesses techniques, à dérouler deux histoires ensemble dans un même lieu, à faire dériver la réalité, cette fois vers le fantastique. Il se réfugie sur une petite île pour se reposer. Pendant qu'il respire les parfums sauvages des bruyères et l'air marin, une menace se profile à l'horizon. « Ils étaient semblables à des insectes tissant minutieusement leur toile. » Il se sent poursuivi. L'angoisse tourne au cauchemar. Il se met à virer dans les airs avant de se volatiliser devant une horde de touristes ahuris.

Sens-fiction

Arrivé à Athènes, avec « tant d'images de rêve, toutes de bleu et de blanc [...], inscrites profondément dans notre inconscient com-

me autant de petites icônes païennes d'un paradis sur terre », l'écrivain-voyageur s'installe dans le village le plus éloigné de la côte. L'après-midi, il effleure l'épaule de la patronne et croit percevoir dans son regard une lueur nommée désir. Il se met à rêver d'étreintes amoureuses. Il suffirait de quelques mots, d'un signe, d'un geste de sa part, pour qu'il entre dans sa vie. Dans la fraîcheur des murs de sa chambre, l'histoire de cette femme inaccessible se transforme en une épopée vengeresse. « Mes carnets tout à coup reprenaient du service, se noircissaient comme une marée noire sur une mer agitée par une nuit sans lune. Fabulation épique. Une page n'attendait pas l'autre, animée d'une verve des plus cruelles et profanatrices dans une prose sans eau de rose ni fioritures. Que du brut, du funeste, du bien noir. » Il émerge défiguré, méconnaissable, les doigts maculés d'encre. Caustique!

Dans un des derniers chapitres, encadré par une citation de Marie Darrieussecq (« C'était de la peur et non du désir, de la peur d'avoir perdu le point de ce désir »), le romancier-voyageur reprend le thème de la désillusion amoureuse dans un registre plus intime. Il raconte l'histoire d'une rencontre dans le dernier bus de minuit. Une femme monte et s'assoit à ses côtés. « Une fine odeur de paille et de jasmin se mêlait à la chaleur, à la moiteur du contact tenu mais constant de leurs corps qui subissaient les moindres secousses de la route. » L'écriture suit le cours du rêve.

Sensuelle, alanguie, comme la musique de *Round Midnight* de Dexter Gordon.

A partir de quel moment la vie réelle se transforme-t-elle en irréalité, en rêverie? Existe-t-il une frontière, un point où s'arrête le réel ordinaire et où commence le fantasme, le délire? Comment s'opère cette subtile transposition du temps et de l'espace? Dans la postface de *L'Identité* de Milan Kundera, François Ricard soulève ces questions et jette un éclairage sur cette zone brouillée, diffuse.

Si vous aimez les œuvres qui explorent les possibilités du champ imaginaire et la réalité en différé, si vous avez le goût de découvrir les joyeuses effractions d'un fabuliste, dans ce cas, suivez le guide Stéphan Kovacs dans *Une saison étrangère*. Encore un mot, un dernier: vous vous en doutez peut-être, l'écrivain-voyageur croit au pouvoir de la littérature: « Le monde entre dans ma chambre, et il est là, bien en vie, à ma portée, sans que j'aie à lever le petit doigt. Oh! à peine, pour tourner la page à l'occasion. »

UNE SAISON ÉTRANGÈRE
Stéphan Kovacs
Éditions Trois
Montréal, 2003, 178 pages

ROMAN

L'exécution de Ferron

LE DEVOIR

Précis jusque dans ses délires, le D' Ferron avait sur sa table et surtout dans sa tête un gros roman qui n'aboutissait pas. Il finit par l'abandonner et nous donner à lire *Rosaire*, « une sorte de document rédigé à partir de notes prises en 1961 », dont « la médiocrité », écrit-il, le rassurait... Remarquez qu'il s'est vu plus médiocre écrivain que le D' Ferron en pays québécois... Ce livre n'a-t-il « point d'autre mérite que son exactitude et sa simplicité », ainsi que l'auteur le laissait entendre? Rien n'est moins sûr, comme l'ont bien vu les spécialistes Pierre Cantin, Luc Gauvreau et Patrick Poirier, lesquels viennent de rééditer ce livre important dans une édition critique soignée. Pour comprendre l'écriture toute de finesse de Ferron, il faut certainement considérer les réflexions sur son art que contient ce texte troublant où un auteur lutte sans cesse avec le double qui lui prête vie.

ROSAIRE

PRÉCÉDÉ DE L'EXÉCUTION DE MASKI
Préface de Pierre Mignault
Lancôt éditeur
Montréal, 2003, 256 pages

POLAR

Jasmin en rappel

LOUIS CORNELIER

Claude Jasmin affirme depuis deux ans à qui veut l'entendre qu'il n'écrira plus de romans. Certaines fines gueules littéraires, semble-t-il, s'en réjouissent. Le romancier tapageur et populiste, en effet, les irrite depuis le début.

Qu'elles le sachent: elles ne trouveront pas en moi un partisan de leur mesquinerie de parvenu. J'aime, oui, le style Jasmin, ce mélange de robustesse, de générosité et de vigueur un peu brouillon qui donne des ouvrages desquels transpire l'amour de la vie et de ses gens, de même que le désir, sans cesse renouvelé, de

partager, par sa mise en récit, un réel qui nous échappe.

Réédité dans l'indispensable collection « Bibliothèque québécoise », le petit polar intitulé *Alice vous fait dire bonsoir*, d'abord paru chez Leméac en 1986, n'est peut-être pas du grand Jasmin mais contient néanmoins les ingrédients qui font le charme de ce romancier: le sens de la vie de quartier, la fascination de l'entourage, la profondeur et le mystère humains propres au moindre quidam, l'art du conteur et une foi inébranlable en l'écriture. Pas mal, n'est-ce pas, pour un romancier populiste!

L'inspecteur à la retraite devenu détective privé Charles Asselin ne sait trop ce qu'il fait dans la rue

Querbes, à Outremont, à espionner de bizarres voisins d'origine polonaise.

Tenu dans le brouillard le plus total par l'inconnue pour le compte de laquelle il travaille, il se transformera, au gré des événements, en flâneur conquis par ses proies qu'il en vient à concevoir comme d'innocentes victimes. D'ex-nazis à Outremont? À l'heure de la vengeance, les rôles ne sont plus aussi clairs.

Même en rappel, et même

avec une œuvre mineure, Jasmin accroche pour ne plus nous lâcher. C'est bien assez pour souhaiter un vrai rappel... inédit. Le romancier, et je suis persuadé qu'il en fera la preuve sous peu, n'a pas tout donné.

ALICE VOUS FAIT DIRE BONSOIR
Claude Jasmin
Bibliothèque québécoise
Montréal, 2003, 176 pages

Anne-Marie Savoie

EGO.

Quel bruit fait l'ego quand il s'effondre, si personne n'est là pour l'entendre?

LANCTÔT ÉDITEUR

Olivier Dyens

OLLIVIER DYENS

Continent X

Assistons-nous à la disparition programmée de l'individu moderne? Ce conte philosophique explore la question.

vlb éditeur

LISE TREMBLAY

Toutes nos félicitations à Lise Tremblay, lauréate du Grand prix du livre de Montréal 2003 pour son roman

La héronnière

Dans le travail de la nouvelle, elle trouve tout profit au dans un récit de fiction, celle de La Héronnière. Un monde fait de quatre langues parle et transparentes, simple et fluide, et dans lequel on se sent à l'aise. L'écriture est claire, précise, et dans une atmosphère de mystère.

LEMEAC

Documents en format poche

XYZ éditeur

Un essai remarquable sur la spécificité de l'écriture féminine de Laure Conan à France Théoret.

Patricia Smart

Écrire dans la maison du père

L'émergence du féminin dans la tradition littéraire du Québec

essai
376 p. • 20 \$

XYZ Éditeur, 1785, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: (514) 525-2170 • Télécopieur: (514) 525-2537
Courriel: info@xyzedit.qc.ca • www.xyzedit.qc.ca

LITTÉRATURE

ESSAI

Le sens fécond de Pierre Ouellet et d'Hélène Dorion

DAVID CANTIN

Alors que Robert Melançon vient tout juste de recevoir le prix Victor-Barbeau pour son très bel essai intitulé *Exercices de désaveu* dans la collection «Chemins de traverse» au Noroît, deux autres contemporains interrogent les principaux enjeux de l'écriture poétique d'une manière fort convaincante. À plusieurs niveaux, Pierre Ouellet et Hélène Dorion partagent ce souci de «tracer les contours flous d'une identité toujours en mouvance». D'un livre à l'autre, on entre à l'intérieur de cette dimension métaphysique et malléable de la parole créatrice.

Tel un relais aux *Ombres convives* (1997) et à *La Vie de mémoire* (2002), *Le Premier Venu* s'efforce de mettre en mouvement une véritable réflexion à travers «cette nuit que le poème devient». Loin des formules boiteuses, cette *Poétique du passant* s'élabore à travers l'expérience de l'écriture comme de la pensée. À partir de motifs tels la nuit, l'oralité ou l'idée du divin, Pierre Ouellet se lance dans une exploration du souffle originel des mots. Il retourne, sans cesse, vers ce lieu où la parole ainsi que la mémoire se rencontrent afin de donner libre cours à l'imaginaire. Il invente une poétique qui serait, à la fois, l'espace et l'horizon du poème. Au sujet d'une quelconque définition de son art, Ouellet affirme avec justesse: «Le poème est une colonne de sens et de son, non pas dressée dans l'air sur la page blanche, mais qui s'enfoncé peu à peu dans les profondeurs du vide dont le fond grouillant remonte à la surface et nous éclabousse, montrant sur quel néant repose notre présence au monde.»

De la sorte, l'essai devient un engouffrement où le lecteur apprend à se perdre pour mieux mesurer les zones obscures du temps, du doute et du paradoxe même de l'existence. À travers ces courts chapitres, l'écrivain raconte l'impossible histoire du poème au moment de l'écriture. D'ailleurs, il souligne dans la pre-



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Pour Hélène Dorion, la poésie représente «un lieu possible de métamorphose de l'être».

mière partie de l'essai: «Le poème emporte. Mais où, vers qui, vers quoi?» C'est cette question qui empêche la quête de cesser de manière abrupte. À la toute fin, Pierre Ouellet soulève d'ailleurs avec justesse que «la mémoire et le poème sont des façons de combler l'absence avec plus d'absence encore, pour qu'on la sente plus fort, qu'elle apparaisse vraiment sous tous les masques dont on l'affuble, dans toutes les fables dont on la masque, qui sont des genèses à l'envers, des mythes d'origines réinventées». Un livre subtil et maîtrisé.

Après être entré dans la collection «Typo» en 2002 avec une anthologie de poèmes préparée par Pierre Nepveu (*D'argile et de souffle*), Hélène Dorion publie en cette fin d'année un recueil d'es-

sais écrits entre 1986 et 2003. Dans la collection «L'écritoire» chez Leméac, ce volume assez bref a l'avantage d'épurer sans toutefois compromettre une réflexion des plus sérieuses. Pour l'auteur de *Pierres invisibles*, la poésie représente «un lieu possible de métamorphose de l'être».

Elle commence par revenir sur son propre trajet d'écriture, en prenant les distances nécessaires. Avec beaucoup de précision et de transparence, ces textes abordent un apprentissage incessant, issu d'une pratique qui ose se confronter à la résonance des mots. Comme chez Ouellet, Dorion énonce clairement ses liens avec la création: «Écrire, c'est avant tout transposer dans la langue une vision, inventer et réinterpréter inlassablement le monde, créer

des possibles dans ce noyau de temps qui nous est donné.»

On lit avec beaucoup d'intérêt cette démarche qui s'appuie essentiellement sur une quête de lucidité, d'émerveillement et d'espoir. Qu'elle se prononce au sujet d'un film de Wim Wenders ou d'un traité de Giordano Bruno, Dorion revient toujours sur ce territoire où l'acte créateur devient «un trajet possible du temps». Il y a beaucoup à retenir d'un tel ouvrage qui renvoie à cet «état intérieur particulier que l'existence ordinaire n'induit pas» (Dillard).

LE PREMIER VENU

Pierre Ouellet
Le Noroît,
coll. «Chemins de traverse»
Montréal, 2003, 160 pages

SOUS L'ARCHE
DU TEMPS

Hélène Dorion
Leméac, coll. «L'écritoire»
Montréal, 2003, 95 pages

ROMAN QUÉBÉCOIS

Mémoire des sixties

CHRISTIAN
DESMEULES

Fable délicate sur le pouvoir des mots et de la littérature, *road-trip* amoureux, musicographie imaginaire... Jacques Lazure livre avec ces *Oiseaux déguisés* un second roman en forme d'enquête dans la mémoire enfouie des années soixante.

Un homme amnésique est pensionnaire d'une institution psychiatrique. Cet homme défait au passé d'artiste «ressemble à un adolescent attardé qui se serait fait surprendre par la vieillesse sans passer par l'âge adulte». Retrouvé dans un parc de Lisbonne au début des années 90 et rapatrié au Québec, Bernard Carel a été diagnostiqué du syndrome de Korsakov — une affection mentale d'origine toxique où le malade paraît confus et distrait, désorienté dans le temps et l'espace. Depuis, entre quelques tentatives de fugue sans conséquence et des épisodes fréquents d'hallucinations, l'homme vivote dans cette institution.

Préposé aux bénéficiaires dans la Grande Maison où est interné Bernard, le jeune Mathieu aime inventer une vie aux patients. Une façon pour lui de s'en évader, en attendant autre chose: des voyages, l'amour, une vie digne de ses propres rêves. Il remarque Julie, qui vient rendre visite à son oncle, et en tombe amoureux. S'amenant à chacune de ses visites avec une vieille trousse de médecin pleine de livres, la jeune femme est convaincue «que la poésie soigne mieux son oncle que n'importe quel médicament, persuadée que la littérature est à ce point puissante qu'elle peut léguer des mots à ceux qui les ont perdus, mettre un baume de paroles sur des plaies de silence».

Fan de la musique anglaise des sixties, Mathieu découvre que Bernard Carel a été membre du duo Waterlee, une mythique formation de rock des années soixante à l'origine de la vague psychédélique. Un groupe aujourd'hui oublié, sauf par quelques spécialistes. Cette découverte sera l'occasion d'un rapprochement avec Julie. Mais la jeune femme reste plutôt aveugle aux sentiments de Mathieu... La relation complice et ludique qu'elle entretenait avec son oncle lorsqu'elle était petite

se transforme pour Julie en véritable fantôme, son intérêt pour son oncle et pour sa mémoire perdue tournant à l'obsession.

Patient et intéressé, Mathieu lui propose d'aller au fond des choses, de remonter le temps et les géographies pour suivre la trace le parcours mystérieux de son oncle. Pour combler, comme il le dit, «le vide entre ton oncle et toi». Leur voyage les mènera d'abord au Lightfools' Park à Cambridge — le parc où ont eu lieu les concerts de Waterlee au milieu des années soixante. Le mythe y est toujours vivant: une communauté de hippies nostalgiques y habite de petites cabanes construites dans les arbres. Suivant le fil étroit du passé de l'amnésique, l'enquête de Mathieu et de Julie les mènera à Lisbonne sur les traces d'une chanteuse de fado et jusque dans les Açores. Au bout de cette reconquête de la mémoire les attend un épisode tragique et traumatique du passé de Bernard que le lecteur malheureusement soupçonnait.

En exergue du roman, Jacques Lazure pose ces vers de Louis Aragon: «*Ses secrets partent tout qu'il expose / Ce sont des oiseaux déguisés / Son regard embellit les choses / Et les gens prennent pour des roses / La douleur dont il est brisé.*» Toute une époque de quête éperdue de liberté: musicale, artistique, sexuelle et politique. Et certains de ces amoureux de la liberté s'y sont brûlés les ailes — c'est le cas du personnage de Bernard Carel, emmuré dans son refus de la souffrance et du réel.

Scénariste pour la télévision, Jacques Lazure est l'auteur d'un recueil de nouvelles, *La Valise rouge* (Québec Amérique, 1987), et d'un roman, *Le Jardin froissé* (l'Hexagone, 2000). Il a également écrit plusieurs livres pour la jeunesse.

Variation sur la mémoire, la fuite et les apparences, *Les Oiseaux déguisés* est un roman sensible à l'écriture parfaitement maîtrisée, qui aurait toutefois gagné à nous épargner un dénouement aussi prévisible.

LES OISEAUX
DÉGUISÉS

Jacques Lazure
VLB éditeur
Montréal, 2003, 168 pages

ROMAN CANADIEN

Raison passion

CHRISTIAN
DESMEULES

Dans une Amérique du futur, qui pourrait ne pas être si lointaine, où la religion fonde la moralité, les commandements bibliques sont appliqués à la lettre par des milices de citoyens tolérées par la présidence. Les femmes adultères y sont lapidées, les exécutions y sont télévisées. Mais le péché existe toujours. Et la violence, la vengeance et le meurtre.

Comme celui de Jonathan Mask, retrouvé électrocuté par un costume de scène dans sa loge. Acteur charismatique, flambeau médiatique et enfant

chéri des «Reds», les chrétiens fondamentalistes, anti-technologie et anti-intellectuels qui contrôlent la présidence américaine, Mask avait lui aussi sa part d'ombre.

Protagoniste du *Jeu de la passion*, Diane Fletcher est une parolagène, une détective privée d'un genre un peu particulier à laquelle les autorités policières recourent afin d'élucider certains cas difficiles. Elle est «modéleuse», c'est-à-dire qu'elle peut voir et ressentir les émotions de ses semblables. Les interrogations morales de Fletcher quant à son travail et la vie qu'elle mène lui traheront à la patte au cours de son enquête. Quelle différence y a-t-il,

se demande-t-elle, entre tuer de ses propres mains et livrer quelqu'un à la mort?

Lauréat du prix Arthur-Ellis en 1992 avec ce premier roman, Sean Stewart emprunte à la fois au polar et à la science-fiction pour proposer une exploration plutôt sensible de l'âme humaine, à travers une intrigue efficace et parfois surprenante qui se joue du théâtre des apparences.

LE JEU DE LA PASSION

Sean Stewart
Traduit de l'anglais (Canada)
par Elisabeth Vonarburg
Alire
Lévis (Québec), 2003, 256 pages

**Concours
prix littéraire
des collégiens**

**TITRES DES OEUVRES
EN LICE POUR LE PRIX
LITTÉRAIRE DES COLLÉGIENS:**

Ook Chung
François Gravel
Yves Gosselin
Lise Tremblay
Michel Tremblay

Contes Butô
Adieu, Betty Crocker
Discours de réception
La héronnière
Le cahier noir

Boréal
Québec-Amérique
Lancôt éditeur
Leméac
Leméac

Le suprême...
LE DEVOIR

TIRAGE Le Québec. Quel Québec ?

87 photos avec des textes
de plusieurs personnalités et journalistes

Jacques Nadeau,
photographe au *Devoir*,
pose sur l'actualité
québécoise
un regard singulier,
souvent impertinent,
jamais banal.



LE DEVOIR

Le Québec. Quel Québec?
Photographies de Jacques Nadeau

F

FIDES

À GAGNER

2 exemplaires du livre par jour,
du 10 au 22 novembre

Pour participer, il suffit de remplir et de retourner le coupon à l'adresse suivante:
Tirage Le Québec / Éditions Fides
165, rue Des Lauriers
Ville Saint-Laurent (Outback) H4N 2S4

Le tirage s'adresse aux personnes de 18 ans et plus.
Un seul coupon par enveloppe. Les reproductions
électroniques ne seront pas acceptées. Valeur de 720\$

Nom _____ Age _____
Adresse _____ App. _____
Ville _____ Code postal _____
Tél. maison _____ Tél. travail _____

SCABRINI MEDIA

FONDATION
Marc BourgieBANQUE
NATIONALE
DU CANADACulture
et Communications
QuébecÉducation
Québec

LE DEVOIR

Librairie • Édition • Presse
COMITÉ GÉNÉRAL DE FRANCE
À QUÉBEC

LIVRES

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Perdants magnifiques

La critique sociale
en forme d'autoportrait
sous alcool de Pierre MérotCHRISTIAN
DESMEULES

« Une famille est un système de domination. » La cause est entendue, les âmes sensibles n'ont qu'à bien se tenir. Quadragénaire alcoolique, antihéros à la lucidité douloureuse, le narrateur de Pierre Mérot est persuadé qu'un jour il mourra d'un « excès de manque d'amour ».

Issu de la bourgeoisie intellectuelle, membre d'une famille tissée serré dont la réussite de chacun des éléments est exemplaire, le personnage, malgré des études prestigieuses, constate que sa vie est une suite ininterrompue d'échecs et de refus. Il est le raté de service, un perdant magnifique. C'est l'oncle, le mouton noir de la famille, l'exception à la règle, le repoussoir par excellence. Un exemple vivant et négatif de la tare congénitale — quelque chose de regrettable qui se transmet de génération en génération, qui échappe au système. Le sable dans l'engrenage de la bourgeoisie.

La nuit et le « théâtre de l'alcool », c'est son territoire à lui. L'oncle éprouve une tendresse particulière pour les paumés de la nuit, ceux qu'il rencontre dans les bars: créatures alcooliques, filles de passage, maris jetés, prostituées à la retraite. Sorte de Bukowski noctambule qui zigzague aux petites heures du matin dans Montparnasse, l'alcoolique version Mérot est une machine parfaite: elle produit chaque jour du manque pour obtenir de la satisfaction.

Si, comme l'écrivait Pavese, « le vrai raté n'est pas celui qui ne réussit pas dans les grandes choses, mais qui ne réussit pas dans les petites », alors le narrateur de *Mammifères* en est un vrai. Qui échoue à accomplir ce qu'à peu près tout le monde réussit: conserver un emploi, se reproduire, se croire heureux. Sur le travail, une des causes essentielles du malheur de l'humanité (l'autre étant l'amour), Mérot se fait fatalement acide et lucide. Les milieux de l'édi-

tion (les bien nommées Éditions Ubu) et de l'enseignement passent, sourient en coin, à la moulinette de son regard désabusé.

À propos des femmes, il écrit, à la fois impitoyable et provocateur, vers la fin de son roman: « *Le malheur des femmes est peut-être plus grand que celui des hommes. Elles sont les conduits tristes par où nous naissons. Elles sont de plus en plus solitaires. Elles font leurs enfants dans leur coin, et demandent à des hommes désastres de remplacer des pères qui ont fui.* » Et dans l'univers étroit de Mérot, la mère est le « mammifère en chef ». Des heures de plaisir pour psychanalystes en manque de clients.

« Oncle » galeux de cette famille bourgeoise, mais en même temps neveu de Michel Houellebecq — la comparaison est inévitable, d'autant plus que tous les deux publient chez Flammarion. Un Houellebecq à la dérision plus nuancée et à l'humour toujours présent qui, le dos bien droit, porterait sous le bras sa désespérance comme une bouteille à moitié vide.

Mérot a la phrase qui tombe juste, le sens de la formule, avec ce côté lapidaire et définitif de ceux qui n'ont plus rien à perdre: « *Aimer est exceptionnel. Ne pas aimer est la règle. Accepter cette règle devrait donner un début de bonheur.* » Des phrases de moraliste qui révèlent une pratique abondante du terrain et une longue fréquentation du manuscrit — bien que l'oncle et le « vous » soient des artifices de la narration qui à la longue agacent un peu. Un côté un peu bricolé, aussi, rassemblement d'épisodes disparates d'autofiction, atténuée dans l'ensemble la portée de ce roman qui sonne malgré tout comme un coup de poing sur la table.

Mais s'il a le vin-triste, l'animal frappe juste et fait sourire.

MAMMIFÈRES
Pierre Mérot
Flammarion
Paris, 2003, 250 pages

ROMAN FRANÇAIS

L'exorcisme de Rheims

GUYLAINE
MASSOUTRE

Il y a Serrano, General Idea et le sida. On expose des cadavres. À réalité brutale son art cru. Il y a les guerres, la mort en reportage. Et sur les plus beaux sépulcres, tant de gisants de pierre. Cloués par un talent compatissant ou douloureux, ils défendent l'entrée du territoire de la mémoire.

Voici *Lumière invisible à mes yeux*, de Nathalie Rheims, un bel objet sur papier de qualité, à prix abordable. Mais quelles sont ces photos étranges qui affichent des visages fardés et apprêtés dans leur cadre doré et carton glacé? Ce sont des morts célèbres ou anonymes. Il y en a 53, une collection de rigueur pour un début novembre. Beau-coup sont des enfants.

Rheims les dispose à ses mé-

moires d'outre-tombe. Une nouvelle assure la mise en scène, inaugure la promenade. Pour se rassurer, qu'on pense aux corps dépecés de Buñuel, entre fantômes cruels et désir morbide. Chaque époque a ses morts qui posent en particulier. Dans la version littéraire de cette obsession, l'humour noir de Lautréamont n'a d'égal que les sombres excroissances de la surréaliste auteure du roman *Le Néocrophile*, Gabrielle Wittkop. Tous disent la même chose: chercher la vie plutôt que l'au-delà. Rheims, c'est bizarre et récurrent, fréquente les revenants.

**LUMIÈRE INVISIBLE
À MES YEUX**
Nathalie Rheims
Éditions Léo Scheer
Paris, 2003, 127 pages

La littérature mobilisée

GUYLAINE
MASSOUTRE

Pierre Lepape a été longtemps chroniqueur littéraire au journal *Le Monde*. Délaissant peu à peu l'actualité pour s'intéresser aux œuvres marquantes, à qui chaque écrivain est redevable de l'essentiel, il a publié trois essais sur Diderot, Voltaire et Gide. Il nous revient avec une somme de plus de 700 pages de passion pure, *Le Pays de la littérature*.

Encore un monument? Une histoire littéraire de plus? Non, plutôt parcourir 1200 ans de textes français, les choisir en toute subjectivité, mais selon un principe rigoureux: les livres ne sont pas des objets vains, leur fonction sociale se lit au creux des circonstances qui les ont vus naître et être produits.

Lepape ne ménage pas son engagement de lecteur. Ce « *pays de la littérature* » répond aux questions de Pierre Bourdieu dans son essai sur Flaubert, *Les Règles de l'art*. Peut-on arracher les œuvres littéraires de la lecture académique, les sortir des sanctuaires historiques des ouvrages scolaires et remettre enfin en liberté des auteurs qu'on aura cessé de fétichiser? Bourdieu y avait répondu, en décrivant les conditions historiques, sociales et politiques qui font les textes polémiques et critiques de leur temps.

Lepape a la même méthode. Et il ose: « *Il sera question ici de la religion française de la littérature et de son système symbolique, la langue.* » Contre l'édition trop pressée, contre les auteurs avides, contre les littératures caduques, contre les médias ignorants de l'histoire, la littérature est au service de ceux qui la lisent. Pour comprendre que 50 000 personnes se pressent spontanément à l'enterrement de Sartre, qu'on lise les siècles à rebours. Maints écrivains ont été rebelles au pouvoir; d'autres se



Pierre Lepape

ULF ANDERSEN

sont assis dessus; certains ont été mis au pas ou réduits au silence. En définitive, seuls comptent leurs combats, livrés avec et contre leurs contemporains. L'avenir des livres tient à ce que nous lisons et faisons nôtre dans leurs pages.

Dans le champ
du pouvoir

Qu'il est brillant, le premier des 43 chapitres à lire comme un feuilleton. On y voit Nithard inventer une langue, la romane notre ancêtre, calquée sur le modèle latin, pour faire passer un traité de paix. Personne ne parle cette langue artificielle! « *Le français est une invention de la littérature.* » L'essai est bien documenté.

Cette intention marque à jamais la littérature, porteuse de coups politiques, spectaculaires ou bombe à retardement, populaires ou élitistes. Elle n'a de cesse de faire communier une nation à la même source: « *L'écriture est une langue que personne ne parle!* » Les rois la surveillent, s'en servent comme instrument de propagande, tandis que les

érudits arraisonnent son jaillissement libre et conditionnent la mémoire, qui servira pourtant à tel obscur laïc pour enflammer sa prose, rire avec le peuple ou dénoncer des abus.

Voyez le *Roman de Renart*, cette charge contre la bourgeoisie grossière qui affaiblit l'ordre ancien. Le rire que la langue va chercher balaise l'intention réactionnaire; la critique rejoint l'universel. De même, Rutebeuf, Rabelais ou le subtil Adam de la Halle voient le carnaval littéraire bousculer l'état des lieux. C'est moins l'idée que « *l'ivresse* », ce en quoi la littérature s'affranchit des temps et des lieux, qui fait sa force, sa durée. Tels sont sa foi, ses rites, son culte et ses secrets.

La chaîne du renouveau

Le premier « homme de lettres », c'est Christine de Pisan. Indépendante, lucide en des temps de future, elle ferraille contre l'irréalité courtoise. Lepape choisit des braves. Montaigne en est un autre, si intéressant dans sa relation à La Boétie, alors que le sang de l'intolérance se déverse autour de lui.

Mais le combat de la littérature, qui n'a pas encore soumis toutes les langues, continue, plus âpre encore sous la monarchie absolue. Lepape se fait très précis pour dire les conditions exactes où la parole porte. L'autonomie se paie cher. L'ordre restauré passe par l'Académie, qui coupe, légère, sanctionne en tribunal sûr de sa raison. Malherbe, chez Lepape, en prend pour son grade, quand Saint-Amant, le baroque, le libérisse, agonise en prison, tout près du bûcher. Il faudrait tous les évoquer, ces Pascal, La Fontaine, Fénelon et autres, car en lisant,

on tremble au souvenir lointain des exactions.

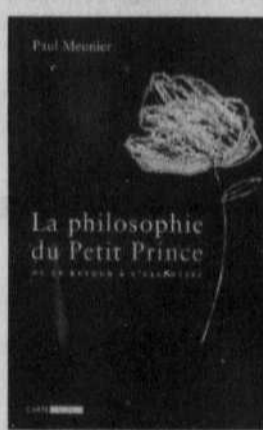
Le livre, peu à peu, se désacralise, tandis qu'il continue de dresser son fragile rempart contre les tyrans. Lepape ne vante pas des héros. Il choisit des auteurs qui se compromettent. Mais on comprend, chez les grands bagarreurs du XVIII^e, que le fanatisme qu'on croyait vaincu exige que tout soit refait. Bienheureux les Diderot, les Voltaire et les Rousseau, qui placent les indispensables débats sur la place publique. Revoyons les risques, l'audace, les enjeux. Le poids des mots devient clair. Quand Baudelaire, Flaubert ou Zola mèneront leurs combats contre la moralité et l'arbitraire, ils mineront la paralysie des systèmes que la littérature, forte de son histoire, fait pâlir de honte.

Il y a six chapitres sur le Moyen Âge; quatre sur la Renaissance; huit sur le XVII^e siècle; huit sur le XVIII^e; dix pour le XIX^e et sept pour le XX^e. Saluons une belle bataille sur Proust. Evidemment, on trouve Céline et les suppôts des années noires de Weimar. Qu'on se rassure avec la génération des écrivains engagés. Depuis, nous voici, le nez sur les livres, dans un monde mondialisé, atomisé. La mosaïque de Lepape ne le nie pas. Son mérite, c'est d'amener son lecteur, en lui donnant des armes, sur le champ de bataille des écrivains.

LE PAYS
DE LA LITTÉRATURE.

DES SERMENTS DE STRASBOURG
À L'ENTERREMENT DE SARTRE
Pierre Lepape
Le Seuil
Paris, 2003, 730 pages

UN INCONTOURNABLE



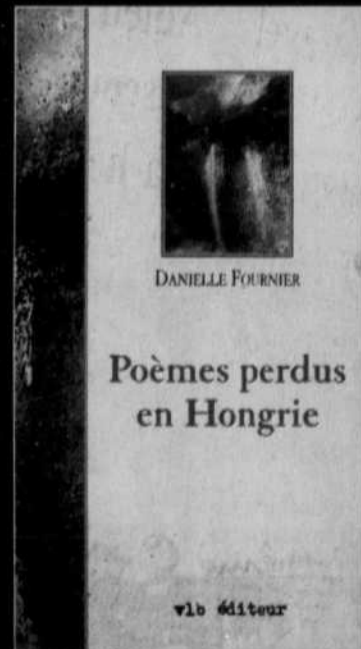
Paul Meunier
**LA PHILOSOPHIE
DU PETIT PRINCE**
ou le retour à l'essentiel

Ce magnifique livre met en lumière la profondeur et l'actualité du *Petit Prince*, ainsi que son art de vivre fondé sur l'essentiel, c'est-à-dire sur l'approvisionnement, le don de soi et l'amour.

296 pages • 24,95\$

CARTE BLANCHE
Distribution Fides

Danielle Fournier



Poèmes perdus
en Hongrie

vib éditeur

Prix Alain-Grandbois
2003

vib éditeur

HUGUES CORRIVEAU

Hors frontières

LEMEAC

Costa et Vanni Editore

LIBRAIRIE OLIVIERI

**C'EST EN LIBRAIRIE
QU'ON TROUVE CE QUE
L'ON CHERCHE**

**J'AI PAS LE TEMPS,
JE M'EN VAIS LIRE...**

**QU'ON COMMANDE CE
QUI NOUS PLAÎT**

**QU'ON DÉCOUVRE DES
MILLIERS DE LIVRES**

**C'EST EN LIBRAIRIE
QU'ON RENCONTRE
DES LIBRAIRES...**

Librairie indépendante
5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
tél.: 739-3639
service@librairieolivieri.com

Le retour à l'école
d'une Waitress de télévision

UN LIVRE DE
CAMILLE DUPUIS

LANCOT
ÉDITEUR

LE RETOUR À L'ÉCOLE
D'UNE WAITRESS DE TÉLÉVISION

Danielle Fournier

Poèmes perdus en Hongrie

Prix Alain-Grandbois 2003

vib éditeur

LIVRES

ROMAN QUÉBÉCOIS

Une littérature qui se défait

THIERRY BISSONNETTE

Vous connaissez peut-être Daniel dA comme sympathique et perfide émule des maîtres du roman noir francophone, sans compter sa parenté lointaine avec Vian, le Boris ravi. Ses trois tomes des *Aventures hallucinantes de Gusse Oualzerre*, livrés dans de petits sachets de morgue, ont certainement fait l'apparition la plus saugrenue dans le policier québécois depuis Papatchu Droptout, alias François-Marie Gérin-Lajoie. Mais trêve de références obscures, puisque Daniel dA nous en balance suffisamment avec *Un été de faiblesse*, roman grâce auquel il s'écarte un moment de la série Oualzerre. Qu'il s'agisse ou non d'une parodie, ce roman convoque allégrement la tradition des romans misérabilistes d'ici, en plus de donner l'occasion à dA d'approfondir une recherche verbale pétillante d'humour noir et de crudité. Il faut d'ailleurs un certain temps avant d'apprivoiser le pathétique Marcel, assisté social volontaire dont le jargon métalinguistique mène la lecture: «*Ça fait qu'i me relance sa toune débile, mais avec d'autres mots ce coup-là, le genre de mots que j'avais jamais entendus ti sortir de la trappe avant. Une histoire de fusils avec des voleurs pour les tenir, genre bibi en personne qui aurait pas grand-chose à faire, si j'avais ben compris l'idée plate.*» Est-ce à dire qu'une nouvelle intrigue policière nous attend? N'emportez pas trop vite cette chose à la plage, puisque le cambriolage initial sera prétexte à un long détour où notre bécasse, une fois séquestré, ronchonnera sur les complications de l'existence. Tout cela grâce à Céline, apprentie écrivaine à tendance psychotique venue tenir en joue Marcel Ferron dans son propre appartement, afin qu'il lui serve de sténographe en vue de l'accouchement du Grand Code. Comme elle en sait beau-

coup trop long sur lui, et qu'il ne déteste pas cette réclusion «tout compris» (groses 50 et Virginia slim à l'appui), le bonhomme cède facilement. Un peu trop, même.

Ceux qui n'auraient pas perçu le clin d'œil à Réjean Ducharme dans le titre ne perdent rien pour attendre, puisque *L'Hiver de force* et ses personnages — chat y compris — seront interpellés par la kidnapeuse obèse, au même titre que les Marguerite Duras, Marguerite Cousture, Marguerite Laberge et Marguerite Blais, qu'elle confond abondamment. C'est que la folle furieuse est en plein délire «intersexuel», au grand dam d'un narrateur mollasson qui n'en a que pour ses z'amours, Expos ou Canadiens.

À l'opposé du personnage bien palpable qu'est Marcel, celui de Céline manque un peu de profondeur et tourne vite en faire-valoir, inconsistance qui nuit passablement à ce huis clos. Même affublée d'une divertissante série de surnoms bovins, la jeune fille nous demeure aussi inconfortable que certains renvois ironiques au processus d'écriture («*Chus un personnage ben ben crédible. Pis genre full cadré, man.*»). Dommage, car pour le reste, Daniel dA se montre bien plus qu'un insolent bricoleur, son langage tiraillé exhibant une spontanéité rythmique et une ingéniosité qui ne trompent pas: quelqu'un respire derrière la plume, bien conscient de son talent de conteur.

Toutes balivernes confondues, le bouquinier craquera d'abord devant la très belle conception graphique du livre, tout en trompe-l'œil et qui préfigure les métaphores bovines à venir. Un travail d'édition à souligner, puisqu'il s'adapte respectueusement à son objet.

UN ÉTÉ DE FAIBLESSE
Daniel dA
L'effet pourpre
Montréal, 2003, 193 pages

DANS LA POCHE

Quelques titres dans le désordre

JOHANNE JARRY

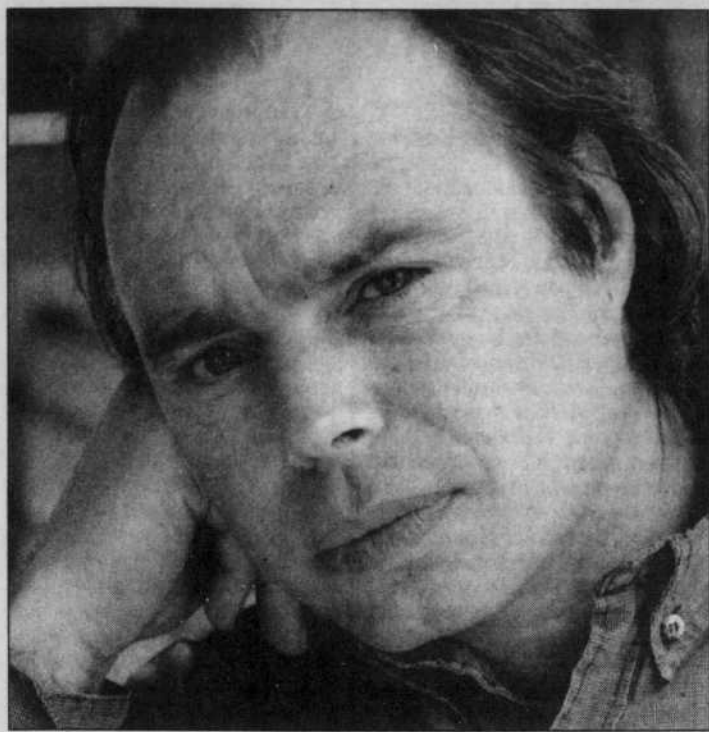
Quelle relation les écrivains entretiennent-ils avec les œuvres qui les ont marqués? Dans *Ardoise* (Pocket), Philippe Djian revisite les livres de dix écrivains qui ont laissé des traces indélébiles dans sa vie. Des livres qui l'ont obligé à placer la barre haut au moment d'écrire. Il partage avec acuité ses lectures des œuvres de J. D. Salinger, de Cendrars, de Faulkner, de Kerouac, de Céline, de Miller, de Brautigan et, surtout, de Raymond Carver, renouant avec le bouleversement que suscitent ces livres, émotion à mille lieues du «coup de cœur» dont on fait un usage si commercial. Jubilatoire.

Pierre Jourde, lui, a choisi de parler de livres et d'auteurs qu'il n'aime pas. En France, *La Littérature sans estomac* (Pocket) a beaucoup fait parler. Sans doute parce que l'auteur s'attaque (le verbe ici est assez juste) à des noms. Parmi eux, Frédéric Beigbeder, Christine Angot, Philippe Sollers, Christian Bobin et Michel Houellebecq. Malheureusement, Pierre Jourde démolit et ridiculise le style ou les propos de l'auteur à partir d'un paragraphe d'un livre qui, ainsi isolé de l'ensemble, ne peut faire sens, de toute façon. Commentaire chaque titre en entier aurait été plus exigeant, et peut-être autrement concluant.

Muses

Une œuvre forte et la vie de son créateur peuvent être la source d'autres créations. Avec *La Canne de Virginia* (Babel), Laurent Sagalovitch imagine ce que furent les derniers jours de Virginia Woolf vus par son mari Leonard et la domestique Louie, monologues qu'il interrompt avec des extraits de journaux de l'écrivaine. Cela donne un court récit dense, très différent du roman *Les Heures* de Michael Cunningham, autre écrivain marqué par l'œuvre de l'écrivaine anglaise.

Martine Le Coz semble naturellement inspirée par le travail des artistes. Avec *La Palette* du



Dans *Ardoise* (Pocket), Philippe Djian revisite les livres de dix écrivains qui ont laissé des traces indélébiles dans sa vie.

jeune Turner, elle consacre une biographie romancée au peintre anglais William Turner. Le style métaphorique de cette auteure, parfois trop généreuse en adjectifs, donne l'impression de voir les années 1800 à travers les yeux d'un peintre. A lire aussi dans la même collection: *Céleste*, pour lequel l'auteure remportait le prix Renaudot 2001. L'histoire se déroule à Paris, en 1832, au temps du choléra. On y croise Alexandre Dumas et le peintre Paul Huet, ami de Delacroix.

Histoires familiales

À cinq ans, elle jette son frère naissant dans la poubelle, histoire de se débarrasser de celui qui accapare toute l'attention de sa mère. La petite se prépare à recevoir toute une raclée... Elle connaît pire châtement: sa mère l'ignore. L'enfant se met à boiter, seule façon de se faire voir. Qu'est-ce qui a provoqué ce han-

dicap? La mère répond que rien d'anormal n'est arrivé. Point de tendresse maternelle dans *Casus Belli* (Babel), un roman d'Anne Bragance, subtil et presque clinique, qui explore comment le déni et le silence handicape une vie.

L'enfant d'un artiste vénéré est-il plus heureux ou malheureux que d'autres? Longtemps Margaret Salinger, fille du mystérieux J. D. Salinger, a porté le nom de son père comme une interdiction; rien ni personne ne devait entraver la réputation du mythique écrivain. La naissance de son fils permet à Margaret de franchir l'interdit; cela donne *L'Attrape-rêves* (Pocket). Cette incursion biographique intéresse dans la mesure où on découvre ce qu'a représenté Salinger pour sa fille. Mais croire que le livre trace le véritable portrait de l'homme serait oublier que c'est une femme blessée qui tient le crayon.

Intrigues amoureuses

Une femme apprend qu'un amant qu'elle a quitté vient de se mettre en ménage avec une femme. Elle découvre que cette nouvelle déclenche en elle une intense et obsédante jalousie. Annie Ernaux poursuit son exploration du réel dans *L'Occupation*, s'aventurant dans des zones qui, sous des dehors banals, se révèlent extrêmement sensibles. L'obsession est aussi au rendez-vous dans *A vous* (Folio) de Catherine Cusset. Romancière mariée et vivant aux États-Unis, la narratrice décide d'écrire un livre pour un écrivain, amant parisien qui a marqué sa vie, afin qu'il lui manifeste sa présence de nouveau, ce qu'il ne semble pas décidé à faire...

Pratiques

Prenons Jacques Derrida ou Hannah Arendt. Qui a vraiment pris le temps de décortiquer leur pensée? Le lecteur qui souhaite s'y mettre consultera l'éclairante et accessible collection «Une introduction» (Agora de Pocket La Découverte). Jean-Claude Poizat y signe *Hannah Arendt* et Marc Goldschmit, *Jacques Derrida*. Ces textes sont directement publiés en format poche, donc probablement d'abord destinés à un public étudiant.

Amérique

Depuis le 11 septembre 2001, elle fait couler beaucoup d'encre, l'Amérique. Trois titres parmi plusieurs: *De la propagande* (10/18), un long entretien avec Noam Chomsky par David Barsamian et présenté comme un essai sur le «terrorisme» américain. Indéniablement provocateur, *Mike contre-attaque!* (Boreál compact) de Michael Moore et, pour finir, un point de vue français sur le continent, élaboré par le journaliste et écrivain Jean-Paul Dubois dans *Jusqu'à tout allait bien en Amérique* (Éditions de l'Olivier, «Petite bibliothèque»), un recueil de textes parus dans *Le Nouvel Observateur* entre les années 1996 et 2001.

ESSAI

La douche Revel

LOUIS CORNELLIER

Jean-François Revel, c'est l'anti-Chomsky par excellence, le gros monarque capitaliste superbriillant qui, bardé d'arguments, vient casser le party des militants antimondialistes mal équipés. Aussi, quand on penche vers la gauche, il y a un

certain masochisme à lire sa prose claire et combative. Le bonhomme, comme on dit, nous passe «au bat» et la douche qu'il nous administre ne fait pas particulièrement du bien. Refuser cette épreuve, pourtant, serait faire montre d'une inadmissible légèreté. Revel, quoi qu'on en pense sur le fond, est costaud. On se doit

donc d'écouter ses arguments, suite à les contester par la suite.

Réquisitoire acharné contre les contempteurs des États-Unis qui cultivent «la volonté d'être désinformé(s)», *L'Obsession anti-américaine*, qui paraît en format de poche, reprend les principales thèses de l'auteur. Ainsi, pour Revel, la liberté économique est «mère de la liberté politique», la mondialisation capitaliste est un bienfait et ceux qui s'opposent à ces vérités sont des antidémocrates. «Les jeunes antimondialistes, écrit-il par exemple, sont en réalité des vieillards idéologiques, des fantômes resurgis d'un passé de ruines et de sang.» L'antiaméricanisme, qu'il stigmatise

en ces pages avec sa fougue habituelle, ne représente, à ses yeux, qu'un combat d'arrière-garde entaché de mauvaise foi: «*Cet illogisme consiste à reprocher aux États-Unis tour et tour ou simultanément une chose et son contraire. C'est là un signe probant que l'on est en présence non pas d'une analyse mais d'une obsession. [...] La fonction principale de l'antiaméricanisme était, elle est encore aujourd'hui, de noircir le libéralisme dans son incarnation suprême.*» Grande démocratie qui a ses défauts mais qui n'a pas de leçon à recevoir de l'Europe ou du reste du monde, les États-Unis n'ont pas à expier leur statut de superpuissance puisque celle-ci «résulte pour une



Jean-François Revel

part seulement de la volonté et de la créativité des Américains; pour une autre part, elle est due aux défaillances cumulées du reste du monde: la faillite du communisme, le naufrage de l'Afrique, les divisions européennes, les retards démocratiques de l'Amérique latine et de l'Asie», des échecs attribuables, selon lui, à la gabegie et à l'aveuglement idéologique des élites de ces régions du monde, et non à l'impérialisme américain. Admettons qu'il y a là une part de vérité... sur un fond de parti pris discutable.

Quand les États-Unis font la guerre, écrit Revel, c'est par légitime défense, et refuser de l'admettre, par les temps qui courent, reviendrait à faire le jeu de l'islamo-terrorisme. Pleinement justifié, compte tenu de l'inconscience, de l'opportunisme et de la lâcheté des autres pays dont la France, l'unilatéralisme américain, ajoute-t-il, ne doit donc être reproché qu'aux autres. Pour Revel, les armes de destruction massive de Saddam Hus-

sein existent, la mondialisation capitaliste profite aux pays pauvres qui en redemandent (l'argument est un peu court quand on considère qu'ils n'ont le choix qu'entre les règles américaines ou l'exclusion) et le combat pour la diversité culturelle est un combat de pleutres subventionnés. Blâme stupide, écrit-il par exemple, que celui qui consiste à faire de Walt Disney le symbole de l'uniformisation. Les thèmes inspirateurs (Blanche-Neige, Pinocchio et autres) qui font la fortune de cette industrie ne sont-ils pas puisés à des sources européennes? Quand on lui réplique, ainsi qu'il le résume lui-même, «que l'exploitation de ces légendes occidentales ou orientales par l'industrie américaine du spectacle ne peut qu'en trahir l'originalité, [les] déformer, [les] mercantiliser», Revel ne trouve que ceci à redire: «*À ce point, nous avons quitté la sphère rationnelle pour nous enfermer dans celle du délire contradictoire.*» Un peu court, encore une fois.

Néanmoins, malgré ses outrances libérales, l'homme ne se contournait pas. Parce qu'il n'a pas son pareil pour pointer les dérives et, disons-le, les bêtises d'une certaine gauche qui ne sait pas toujours identifier les bons combats et qui, trop souvent, confond la pensée critique et la dénonciation gratuite, Revel s'impose comme un des meilleurs ennemis des vrais esprits progressistes.

L'OBSESSION ANTI-AMÉRICAIN

Jean-François Revel
Pocket
Paris, 2003, 320 pages

NOUVEAUTÉS

QUAND LES HOMMES PARLENT AUX DIEUX

HISTOIRE DE LA PRIÈRE DANS LES CIVILISATIONS

800 pages, 69,95 \$

Le panorama complet de l'histoire de la prière dans les civilisations

Les hommes parlent aux dieux et attendent leurs réponses. L'humanité fait ainsi l'expérience de l'altérité à travers toutes les dimensions de la culture: langages, lieux, gestuelles, rites, arts...

Découvrez des images exceptionnelles et une sélection de 700 prières, des plus anciennes aux plus contemporaines.



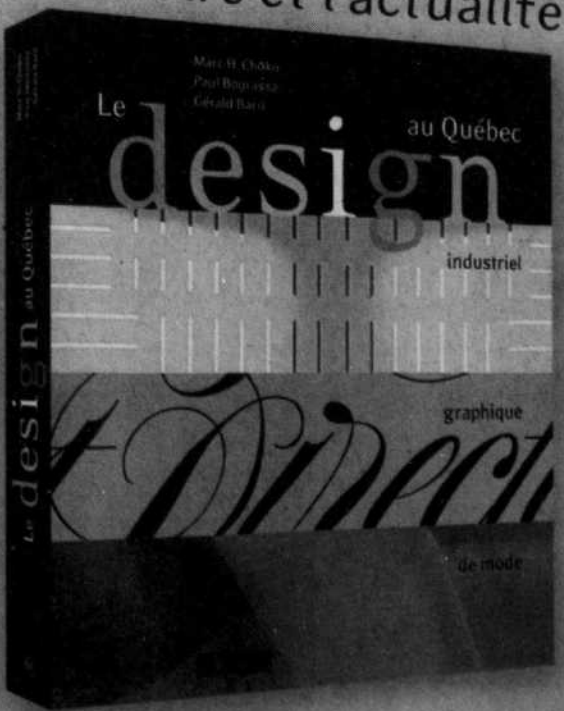
Jacques Le Goff
Le Dieu du Moyen Âge

112 pages, 25,50 \$

Bayard

En vente chez votre libraire

L'histoire et l'actualité du design d'ici



Marc H. Choko · Paul Bourassa · Gérald Baril

Y a-t-il un design québécois? Qui sont les designers? Quels sont les domaines dans lesquels ils sont actifs?

Dans un livre accessible au grand public et largement illustré, Marc H. Choko, Paul Bourassa et Gérald Baril racontent le design graphique, industriel et de mode au Québec.

LES ÉDITIONS DE L'HOMME

www.edhomme.com



Robert Melançon

EXERCICES DE DÉSOUVREMENT



Exercices de désouvement (coll. chemins de traverse) 114 pages - 16,95 \$

ÉDITIONS DU NOROÏT 30 ans de poésie

www.lenoroit.com

ESSAIS

L'âge et le sexe de la parole

Il sont vingt-quatre. Hommes et femmes. Ils sont médecins, journalistes, artistes, professeurs, bioéthicien et prêtre, écrivain, haut fonctionnaire, ingénieur, artisan, cinéaste ou géographe. Tous ont franchi la soixantaine et ont accepté de parler, à bâtons rompus, de leur expérience de la vie avec l'animateur Robert Blondin, dans le contexte d'une série intitulée *Mûres confidences* d'abord diffusée à la Première Chaîne radio de Radio-Canada.

«*Epicurien vagabond*», Blondin leur a soumis des verbes — jouer, apprendre, aimer, rêver, éduquer, travailler, aider, prospérer, évoluer, se divertir, se gouverner, souffrir, mourir — et leur a laissé la parole. Tout ça, au total, est éclaté, brouillon, parfois banal, parfois profond, mais chaleureux et presque toujours serein.

Certains, surtout des hommes, plastronnent un peu en évoquant leurs charmes anciens et d'autres, plus modestes, acceptent de se souvenir de leurs erreurs, ces passages obligés, rappelle Jacques Ste-Marie, vers l'autonomie. Du côté des femmes, dans une envolée d'une rafraîchissante franchise, Nicole Dorin se permet de dire leur fait aux hommes de sa génération qui préfèrent les modèles réduits et jeunes: «*Je les trouve naïfs parce que nous sommes à notre meilleur, nous sommes très raffinés, nous savons exactement quoi faire. Nous voyons tout, nous sentons tout, nous trouvons tout. Ces idiots-là prennent des jeunes.*» Inévitablement, la mémoire du cours classique en réjouit encore quelques-uns, mais la nostalgie prend rarement le pas sur la lucidité et l'attachement au présent.

Mûres, ces confidences sont aussi, pour l'essentiel, sages et, surtout, sincères. Avec l'âge, semble-t-il, ces témoins ont appris à faire la différence entre l'impudeur et l'authenticité. Leurs paroles n'en sont que plus réconfortantes, même quand elles évoquent les tempêtes et la vue du port, au loin, mais de plus en plus près.

Blondin, que la tentation du syncrétisme nouvel-



Louis Cornellier

geux guette sans cesse, a su, dans ces pages, se faire discret et se mettre à l'écoute de ses interlocuteurs, qui sont aussi ses amis. *J'ai donné la parole littéralement, sans la reprendre*, précise-t-il. Cette générosité, fruit de sa propre sagesse de sexagénaire, est tout à son honneur.

Impressions de femmes

Elles sont cinq. Toutes des femmes. Connues. Elles s'appellent Diane Dufresne, sœur Nicole Fournier, Michaëlle Jean, Pauline Marois et Louise Portal. Dans *Paroles de femmes*, elles répondent aux questions de l'éditrice Anne-Marie Villeneuve qui se fait la porte-parole de «*femmes qui ont dit qu'elles trouvaient la vie difficile et qu'elles souhaitaient entendre parler des fondements de la vie par des femmes.*»

Dans la foulée des hommes de Mathias Brunet — Denys Arcand, Pierre Foglia, Richard Garneau, Emmett Johns et Guy A. Lepage — qui, l'an dernier, se prétaient au jeu de ces «*entretiens sur l'existence*», elles parlent à leur tour de l'enfance, du mensonge, du pardon, de la colère, du bonheur, de la souffrance, du vieillissement, de l'amour, de la spiritualité, mais aussi du désarroi des hommes et du fait d'être femme.

Fidèle à sa réputation, Diane Dufresne s'affirme intense, mais brouillonne et encline à la pensée adolescente. Selon elle, par exemple, «*s'il y avait plus de*

femmes au pouvoir, il y aurait peut-être moins de guerre» parce que «*la femme pense moins au meurtre comme solution*». Eh ben! Professant un écologisme catastrophiste («*On va probablement tous crever dans cent ans*»), elle suggère aussi aux hommes du Vatican de vendre leurs bijoux pour financer l'Afrique (!), affirme qu'elle a cessé de croire en Dieu à cause de la récupération politique de la religion et y va finalement de ce douteux credo: «*Je pense qu'on vient plutôt d'une grande énergie.*» Rien, donc, de très convaincant.

Comme c'est souvent le cas dans ce type de projet, c'est la seule croyante catholique affirmée du groupe, sœur Nicole Fournier, qui s'impose comme la plus rationnelle et la plus pragmatique de toutes. À la croyance gnangnan au destin qui fascine presque toutes les autres participantes, à l'exception de Pauline Marois, elle oppose la nécessité de faire des choix. Directrice de l'Accueil Bonneau, elle préfère déployer une grande énergie plutôt que de se complaire dans la soupe cosmique qui porte ce nom et affirme que le plus beau métier du monde ne se résume pas à une fonction, quelle qu'elle soit, mais qu'il se trouve plutôt dans toutes celles qui permettent «*de créer la solidarité au sein de notre société.*»

Personnalité la plus intellectuelle du groupe, la journaliste Michaëlle Jean va néanmoins d'un témoignage d'une grande sensibilité qui évoque son expérience haïtienne, son rôle de mère et l'épreuve de la maladie. Elle se livre aussi à un bel éloge des intellectuels, mais ses inquiétudes quant au fait que «*la pensée recule*» au point de flirter avec «*une pensée très sectaire, à la limite du fascisme*», restent beaucoup trop vagues et générales pour susciter une véritable réflexion.

Les propos de Pauline Marois, recueillis à peine un mois après la défaite péquiste du 14 avril 2003, sont ceux d'une femme de tête et de carrière capable de sérénité, même dans le feu de l'action. Épouse heureuse et mère de famille comblée, celle qui se définit comme une militante souverainiste et social-démocrate se rend

sympathique, ici, en exposant les doutes qui l'assaillent: «*Ce sont des manques de confiance en moi. Est-ce que je vais être capable de faire telle chose? Est-ce que je vais être capable de convaincre? Est-ce que je vais être capable de réussir?*» Des aveux, on en conviendra, pas très politiques.

C'est à Louise Portal, l'artiste, l'amoureuse et la femme spirituelle, que revient l'honneur de conclure ces entretiens. Ouvertement fleur bleue, ses propos nous ramènent sur le terrain miné du syncrétisme religieux déjà exploré par Diane Dufresne. «*Je n'ai pas une vie ésotérique, déclare-t-elle. [...] Pour moi, il faut que la spiritualité soit intégrée dans le quotidien.*» Concrètement, toutefois, le portrait de cette vie spirituelle s'avère plutôt déroutant, lui qui mélange dans un joyeux bordel l'astrologie, «*le divin qu'il y a en nous*», «*un Christ en croix*», «*un aigle tonnerre et un Bouddha*». Elle résume: «*Tout ça, pour moi, c'est pareil.*» Elle ajoute, plus loin: «*[...] et si j'allais chez les Arabes, j'irais peut-être dans les mosquées*», en précisant: «*Je ne sais pas si les femmes ont le droit d'y aller.*» Tout ça, pareil, alors?

Il faut en prendre et en laisser, dit un vieil adage. Cela n'a jamais été plus vrai que devant ce *Paroles de femmes*, une lecture somme toute agréable, mais qui nous éclaire plus sur le monde intérieur de celles qui s'y expriment que sur l'existence.

MÛRES CONFIDENCES

Robert Blondin
Stanké
Montréal, 2003, 360 pages

PAROLES DE FEMMES

Anne-Marie Villeneuve
Québec Amérique
Montréal, 2003, 248 pages

louiscornellier@parroinfo.net

D'autres solitudes

BRISER LES SOLITUDES

Les francophonies canadiennes et québécoise
Sous la direction de Simon Langlois et Jean-Louis Roy
Nota bene
Québec, 2003, 198 pages

LOUIS CORNELLIER

Les deux solitudes canadiennes, l'anglaise et la française, déjà diagnostiquées par le romancier Hugh MacLennan, se sont depuis doublées d'autres solitudes: celles des francophonies canadiennes et québécoise.

La naissance d'un nationalisme québécois, dans les années 60, marque un point de rupture dans l'histoire du Canada français. Comme le constate le politologue Réjean Pelletier, «*en assumant un rôle central dans le devenir de la collectivité québécoise, l'État (québécois) a été un catalyseur important dans la définition d'un nouveau "nous" collectif. Comme les politiques ou les actions de l'État ne peuvent s'appliquer qu'au territoire québécois, la collectivité à majorité francophone du Québec, sous l'impulsion de l'État, a abandonné le vocable de Canadiens français pour se définir désormais comme Québécois (sic).*»

Les conséquences de cette rupture sont assez connues: développement d'une certaine indifférence québécoise à l'endroit du sort des francophonies canadiennes et

naissance d'un ressentiment franco-canadien à l'endroit d'un Québec accusé d'abandon.

Cette triste situation peut-elle être surmontée? C'est, en tout cas, le vœu que formulent les participants à *Briser les solitudes - Les francophonies canadiennes et québécoise*, un collectif issu d'un colloque tenu au Collège universitaire Glendon en 2001 et dirigé par Simon Langlois et Jean-Louis Roy. «*Nous ne sommes pas, écrit ce dernier, des étrangers. Nous ne venons pas de communautés dont les itinéraires se seraient croisés par hasard dans le temps. Nous sommes d'une même origine, d'un même destin, d'une même aventure singulière: vivre en français en Amérique du Nord, vivre en français dans les trois Amériques, vivre en français dans le contexte global qui structure désormais notre monde. Nous sommes d'une même origine, d'un même destin et d'une même histoire, celle qui est accomplie, celle qui vient.*»

Mais pour que cette histoire qui vient soit celle de la coopération et de la solidarité plutôt que celle de la méfiance, il faudra, hors Québec, écrit Linda Cardinal, «*sortir de la nostalgie, en finir avec le ressentiment*» et faire preuve de plus de réalisme politique. Il faudra aussi, ajoute Michel Venne, développer «*une alliance lucide entre nationalistes*» et cesser de confondre des situations désormais distinctes. Il faudra surtout, conclut Simon Langlois, renouer avec «*l'obligation de*

rendre: «Les communautés franco-phones canadiennes souhaitent être reconnues par le Québec comme des entités dynamiques et dotées de vitalité (et non comme des minorités menacées ni comme des cadavres chauds, pour parler crûment), mais cette demande de reconnaissance n'implique-t-elle pas aussi qu'en retour elles reconnaissent l'entreprise de refondation nationale en cours au Québec?»

Souhaitable, cette réconciliation — qui ne doit pas être un retour

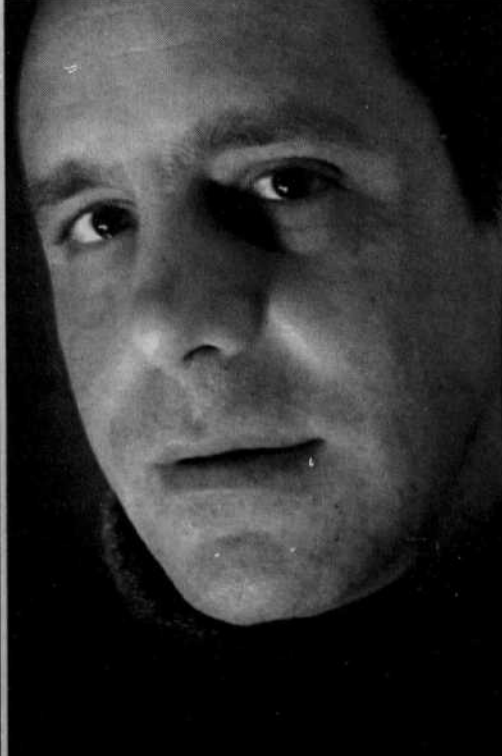
en arrière — ne sera pas facile. Comment concilier, en effet, la logique des revendications de minoritaires qui est celle des francophonies canadiennes avec la logique des revendications de majoritaires, à l'échelle nationale québécoise, qui est celle des Québécois francophones, cela sur fond de manœuvres fédérales qui se plaisent à jouer les unes contre les autres?

Si l'avenir de la francophonie en Amérique nous intéresse, il faut

s'y essayer, et réussir, répondent en chœur les participants à ce colloque qui, conscients des obstacles qui se dressent sur la route

des retrouvailles, ne se départent pourtant jamais d'un certain enthousiasme volontaire. Ce n'est pas nous qui les contredirons.


PIERRE THIBEAULT



D'un ici à l'autre

« Dans la collection *ici l'ailleurs*, j'ai une très agréable surprise: un récit autobiographique signé Pierre Thibault. Une première publication qui en laisse espérer d'autres. »

« Mélanie Cloude Fortin »



(514) 524-5558 l'hexagone.com

Les bonheurs de Sophie

Sophie Durocher pose un regard tendre sur les gens et les choses qui nous rendent heureux.



Stanké

QUÉBEC MEDIA

LIBER

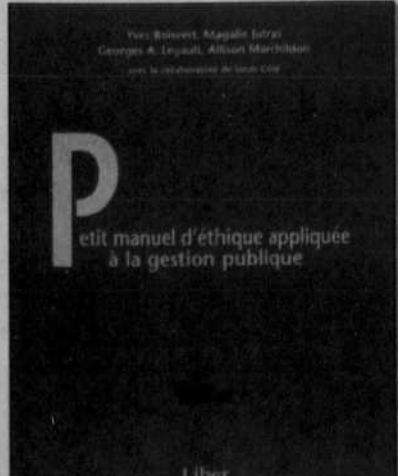
LABORATOIRE D'ÉTHIQUE PUBLIQUE

ÉNAF-CHAIRE FERNAND-DUMONT (INRS)

Éthique publique « hors série »

Yves Boisvert, Magalie Jutras, Georges A. Legault, Allison Marchildon et la collaboration de Louis Côté

Petit manuel d'éthique appliquée à la gestion publique



144 pages, 23 dollars



Pierre Nepveu

Lauréat
Prix du Gouverneur général

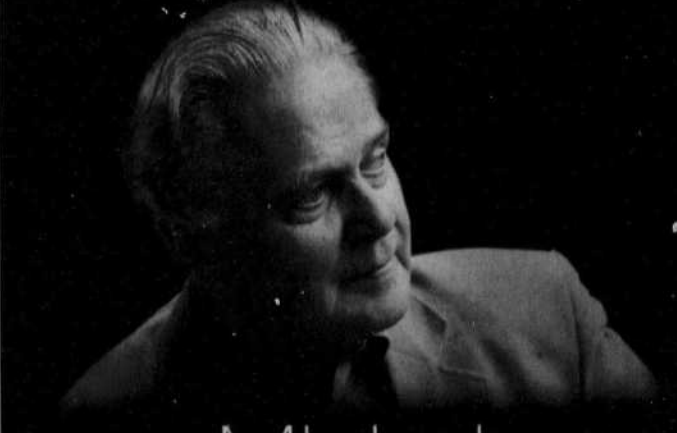
Conseil des Arts du Canada Canada Council for the Arts



Lignes aériennes

116 pages - 16.95 \$


www.lenoroit.com



Michel van Schendel

MICHEL VAN SCHENDEL


quand demeure



L'HEXAGONE

MICHEL VAN SCHENDEL

Un temps éventuel



L'HEXAGONE

Prix Athanase-David 2003

Prix Victor-Barbeau 2003

Prix Spirale 2003

L'HEXAGONE

www.edhexagone.com

BLOC-NOTES

La voix dans la machine

En fin de semaine dernière, c'est au congrès de la Fédération professionnelle des journalistes du Québec que j'ai fait la connaissance de Patrick Beauduin. On participait à la même table ronde abordant les embargos sur la critique, les voyages de promotion en cinéma et d'autres questions relatives à l'indépendance des médias dans l'ère des arts.

Disons qu'on s'interrogeait collectivement sur l'espace de liberté dévolu aux critiques, chroniqueurs et autres bestioles culturelles de notre espèce face à une machine de marketing qui tire de plus en plus fort les ficelles de notre belle profession pour lui faire émettre un ronron promotionnel.

En haut sur notre petite estrade, chaque journaliste, laïtus en main, soliloquait dans sa bulle. Pour tout vous avouer, on n'était pas d'accord entre nous. Certains semblaient trouver normal de participer à la promotion des films et de contribuer à la vente de billets de cinéma. Moi, je criais: Alerte! La presse culturelle doit garder son indépendance, publier ce qu'elle veut quand elle le veut, sans se laisser dicter ses propos par des vendeurs de films. Il faut rester le plus possible en retrait de la machine, garder un œil critique, et bla, bla, bla! Refrain connu.

Je l'avais déjà écrit: l'idée qu'on insère les journalistes dans les plans de marketing a le don de me révolter. De fait, depuis quatre ou cinq ans avec les grosses productions d'Hollywood et depuis un an pour les films québécois à grand déploiement, la machine promotionnelle a pris le mors aux dents. *Harry Potter*, *Séraphin*, *Les Invasions barbares*, *Le Seigneur des anneaux*, ça se joue à l'échelle nationale et internationale en bombardant le public jusqu'à plus soif de trop d'images, de trop



Odile Tremblay

d'articles, en réquisitionnant la presse pour chanter un concert de plogue. Des ententes sont établies avec certains médias, des entrevues exclusives offertes en échange d'un grand nombre de papiers promotionnels. Certains de ces films ont de la valeur, là n'est pas la question, mais la couverture médiatique apparaît partie en peur. Trop, c'est trop!

À notre table ronde, samedi dernier, Patrick Beauduin tenait du Martien catapulté de la planète marketing et l'assistance le regardait avec des yeux ronds. Il est journaliste de formation mais se tient désormais de l'autre côté de la clôture. D'origine belge, après avoir fait carrière en Europe il travaille depuis cinq ans chez Blitz à l'intérieur du Groupe Cossette pour monter des plans de mise en marché, trouver des commandites avant de lancer des produits, a collaboré à mettre en orbite le film *Séraphin*. Et il se questionne. C'est dire...

«Aujourd'hui, on applique aux produits culturels des stratégies éprouvées sur des produits de consommation courante, tels des yogourts par exemple, assène-t-il comme une évidence. Les distributeurs utilisent les supports

de la publicité et de la couverture journalistique pour aider les films à avoir du succès. La machine promotionnelle demande donc aux journalistes, en s'appuyant sur leur crédibilité, d'être des amplificateurs. Ils sont intégrés dans un système, constituent des éléments indissociables des plans de lancement... et sont manipulés en ce sens.»

Inquietant discours qui donne pourtant l'heure juste.

Parfois, je me demande si ça intéresse grand monde, ce qui se trame dans la cour culturelle, si la profession journalistique dans son ensemble et le commun des mortels s'en soucient. Peut-être la culture elle-même, cette substance dite frivole qui est pourtant le lait et le miel de notre esprit, passe-t-elle au-dessus de la tête de notre société. Mais ne devrait-on pas la prendre au sérieux et se préoccuper de la façon dont on nous la vend?

Quand même... Un récent sondage Léger Marketing démontre que 70% des répondants estiment que les médias accordent trop d'importance à la couverture de la télé-réalité. Et si les gens commencent à trouver que pour les films aussi les médias exagèrent... Chose certaine, le fait qu'un homme comme Patrick Beauduin, dont le rôle consiste à mettre en marché des produits culturels, invite les journalistes et le public à plus de réflexion en dit long sur les vices du système. «L'enjeu culturel semble toujours balayé sous le tapis», constate-t-il un peu étonné.

Je suis retournée le voir à son bureau cette semaine pour relancer le thème, sonnée par sa franchise. À ses yeux, une entreprise comme la sienne possède un devoir de transparence. D'où son refus de la langue de bois.

«De plus en plus, trois semaines avant le lancement

des films, on assiste à un matraquage médiatique d'entrevues, mais des embargos demandent à la critique de ne sortir qu'à l'heure où le film atterrit sur les écrans, explique-t-il. Il s'agit d'une stratégie pour noyer le poisson de la critique. Quand elle sort, elle a moins d'impact parce que l'opinion publique a été pré-mâchée sous une rumeur favorable.»

Ca vous rappelle quelque chose? *Harry Potter*, *Les Invasions barbares*? Non? Oui?

À son avis, les journalistes risquent ni plus ni moins que leur crédibilité lorsqu'ils endossent aveuglément le jeu de la promotion et acceptent de respecter les embargos. «Tenez-vous debout devant le système», dit-il à la presse culturelle. Il estime d'ailleurs que les journalistes du champ des arts devraient se regrouper pour établir leurs conditions, faire front commun, pour éviter d'être manipulés à outrance.

Quant au public, il l'invite à devenir plus critique. «Parmi ce qu'on vous vend, il y a des produits de qualité, d'autres qui le sont moins. Gardez un peu de distance face à la machine, cultivez-vous, étoffez votre jugement... et tenez compte de l'avis des critiques qui refusent d'être à-plat-ventristes.»

J'ai quitté Patrick Beauduin bien songeuse. Il me confirmait ce que je savais déjà sur la manipulation des médias culturels, mais cette fois l'appel à la vigilance provenait du ventre même de la machine. Rare et troublant phénomène!

Rassurez-vous pourtant l'effet promotion dure environ trois semaines. Ensuite, la bouche à oreille prend le relais de la plogue. Comme quoi le public n'est pas si fou. C'est la machine qui a des gros sabots et les médias, trop de complaisance...

otremblay@ledevoir.com

VITRINE DU DISQUE

Un homme doux face à la merde

MADAME L'EXISTENCE

Jacques Dutronc
Columbia (Sony)

À u recto du livret, Dutronc fume son cigare. La fumée lui cache tout le visage, sauf un œil. L'œil du pépé, comme l'écrivait Gosciny dans l'un de ses petits textes d'humour en parlant de ces entrevues à la télé où tout le monde cause pour ne rien dire sauf le pépé, au fond de la salle, qui fixe la caméra de son œil terrible. L'œil qui voit tout. C'est exactement ça, Dutronc. Il a beau se cacher au fin fond de sa Corse, il voit tout. Et quand, de temps en temps, il reprend du service et fait de nouveau semblant de faire le chanteur, il nous a encore dans le collimateur.

Imaginez quand il rapatrie Lanzmann pour mettre des mots sur ce regard-là. À eux deux, le chanteur cynique et l'écrivain implacable, rien n'échappe, et surtout pas madame l'Existence, qui en prend ici plein la gueule. Dutronc ne nous avait pas fait le coup de la collaboration-qui-tue depuis 1980, précise-t-on dans le communiqué: la dernière fois avec Jacques Lanzmann dans le portrait, c'était pour *Guerre et pets*, et c'avait mal tourné, d'où l'hiatus longue durée. On mesure aujourd'hui le déficit: avec Lanzmann, Dutronc n'est pas que juge silencieux d'un monde qui le débecte («*Merci à WC parce que les gens nous font chier*», écrit-il dans sa liste de dédicaces), mais pourfendeur puissamment armé.

Voyez comment Lanzmann, dans *La Vie en live*, lui donne de quoi hacher menu tous ces gens qui ont la bonne conscience à bon marché: «*Quand il voit tous ces bébés dans les chariots / Tous ces gens*



Jacques Dutronc

qui filent sur les routes de l'exil / Il s'en veut de vivre au Trocadéro / Pris de remords il se mord le nombril / Alors il faut son chèque de trente euros / C'est formidable / Ça l'détend.» Et vian dans le nombril. Pareil dans *Face à la merde*, quand Lanzmann ressort son fameux truc qui faisait crac, boum, hue! au temps où il fustigeait les «*petits minets qui mangent leur ronron au drugstore*» (dans *Les Playboys*): la liste assassine. «*Face à la merde / Tout doit disparaître / Face à la merde / On liquide la planète / La bombe H et les lâches / La famine et les mines / Les cravaches et les vaches / Le chômage, les otages*

/ Les déprimés et les primes / Les péages, les sondages / Les massacres et les sacres / Les envieux, les jaloux [...]» Trente-cinq lignes de mitraille, qui ne font pas de quartier et ne laissent personne debout. Et ça continue avec *L'Ère de rien*, sur fond de machines et de guitares, destroy à la Tom Waits: «*Les patrons sont à la chaîne / Les patrons sont à la peine / Les patrons sont à la traîne / À l'usine y'a plus personne / Au bureau le téléphone sonne / L'ère de rien.*»

Mais le plus beau, c'est que les compères offrent aussi la contrepartie. Aux chansons débitées à la tronçonneuse, aux machines, synthés et guitares lourdes, ils opposent des mélodies pour séduire, des orchestres de vraies cordes, et la guitare jazzy plus légère que l'air du fiston Thomas Dutronc. Et le tremolo si beau dans la voix de Jacquot lorsqu'il fait le gentleman cambrioleur. Face à la merde, l'homme doux. Si Dutronc n'a jamais été aussi dur, il n'a jamais été aussi tendre. La vie, madame l'Existence, ça peut être *L'Homme et l'Enfant*, où Dutronc répond à la petite Louise Duval comme Eddie Constantine répondait à sa fille Tanya un demi-siècle plus tôt: «*N'ait pas peur / Le soleil / Ne meurt pas sous les dunes.*» Ça peut aussi être *Un jour tu verras*, délicate merveille de Mouloudji ressortie de l'oubli: «*Et nous arriverons / Sur une place grise / Où les pavés arrivent doux / À nos âmes grises.*» Et ça peut même être le féroce Lanzmann quand il dit que la vie «*ment tout le temps*», mais tellement «*dou doucement*» qu'elle vaut quand même la peine d'être vécue (*Dou douce*). À la fin du disque, je vous le donne en mille, c'est la vie qui gagne et qui offre le cigare.

Sylvain Cormier

CLASSIQUE

GEIRR TVEITT

Suite nuptiale, Trolltonar
Orchestre symphonique de Stavanger,
direction: Ole Kristian Ruud
BIS CD-1227 (distribution: SRI)

Le compositeur norvégien Geirr Tveitt (1908-1981) est l'un de ces oubliés de «l'autre XX^e siècle». Fidèle aux canons de la musique symphonique, sensible à la beauté de la mélodie, il a, ici, puisé dans le folklore de son pays pour composer un grand cycle intitulé *Cent mélodies folkloriques de Hargander, op. 151*, une œuvre opulente agencée en suites thématiques. Le label suédois BIS et le très remarquable chef Ole Kristian Ruud (qui ont entrepris parallèlement une intégrale Grieg) présentent ici les *Suites n° 4 et 5*, chacune comprenant quinze vignettes sonores de une à quatre minutes. La première est intitulée *Suite nuptiale* et suit un scénario, alors que *Trolltonar* (habilement traduit «*Monde des trolls*» par BIS) illustre toutes les facettes de ce monde étrange, de la berceuse à l'apocalypse.

Tveitt est en quelque sorte un Kodaly nordique. Son œuvre, largement perdue lors d'un incendie qui ravagea sa maison en 1970, renaît aujourd'hui de ses cendres grâce à l'engagement de musicologues et de deux labels discographiques (BIS et Naxos) qui se sont montrés sensibles à cette musique brillante, saisissante, richement orchestrée et qui parle aux sens et à l'intellect, sans aucune concession. Écoutez la page 8, *Comme ils ont ramé silencieusement sur le fjord étincelant*. Tout un programme et une vraie magie sonore.

Christophe Huss

BANDE DESSINÉE



SOURCE CASTERMAN

Une planche du nouvel album de Geluck, *Et vous, chat va?*

Le Chat frappe encore

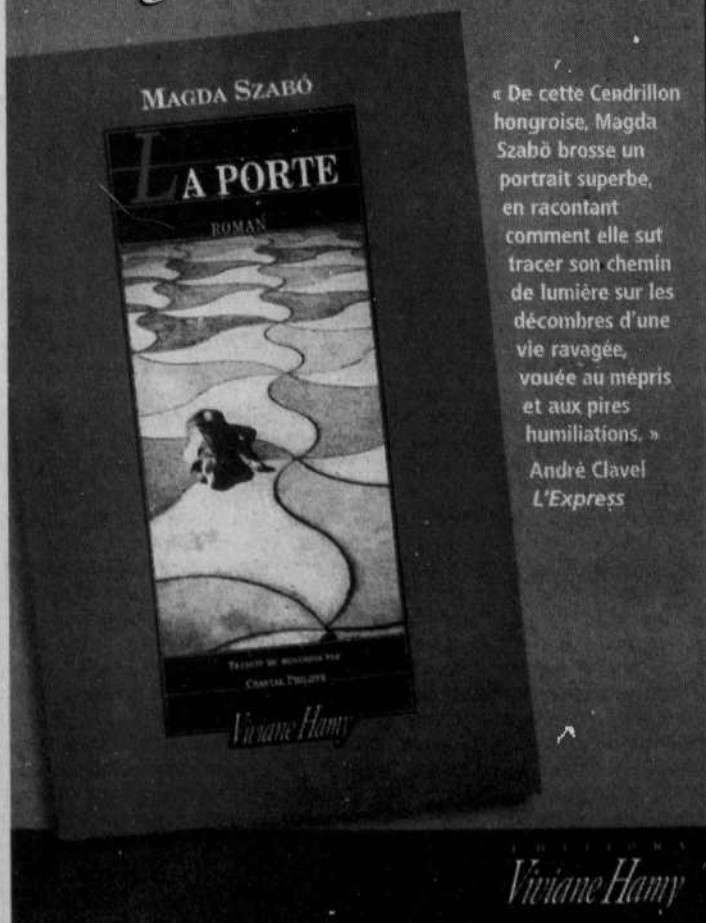
LE DEVOIR

À chaque album, l'absurdité des aventures du Chat dessiné par Philippe Geluck enchante. Pour ce nouveau titre, le douzième depuis 1983, le bédéiste a rassemblé des planches inédites et quelques gravures détournées de leur fin initiale par l'esprit caustique de Geluck.

Le célèbre Chat du dessinateur belge est toujours aussi majes-

teux, avec ses répliques savoureuses, ironiques et tendres qui pèsent à l'esprit de Raymond Devos ou de Pierre Desproges. Philippe Geluck célèbre cette année les 20 ans de son personnage. Pour l'occasion, on présente à Paris, jusqu'au 4 janvier, une rétrospective de son travail à l'École nationale supérieure des beaux-arts. Mais un chat reste un chat, c'est-à-dire une bête qui a du chien, peu importe son âge.

Prix Fémina étranger 2003

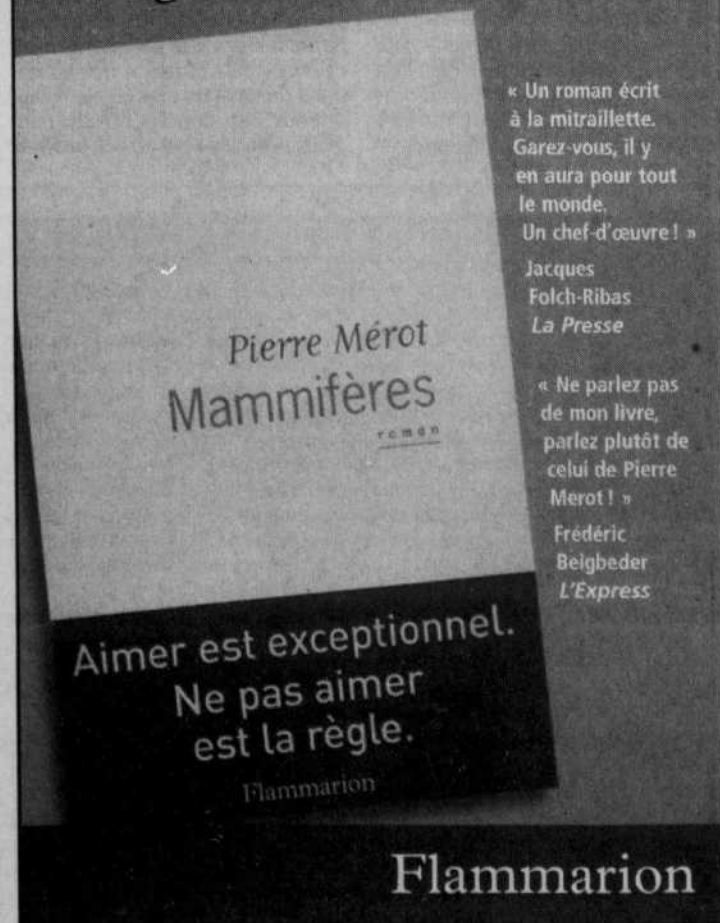


« De cette Cendrillon hongroise, Magda Szabó brosse un portrait superbe, en racontant comment elle sut tracer son chemin de lumière sur les décombres d'une vie ravagée, vouée au mépris et aux pires humiliations. »

André Clavel
L'Express

Viviane Hamy

Prix de Flore 2003



« Un roman écrit à la mitraille. Garez-vous, il y en aura pour tout le monde. Un chef-d'œuvre! »

Jacques Folch-Ribas
La Presse

« Ne parlez pas de mon livre, parlez plutôt de celui de Pierre Mérot! »

Frédéric Belgbeder
L'Express

Aimer est exceptionnel.
Ne pas aimer est la règle.

Flammarion

Flammarion

Le premier recueil de caricatures de Garnotte :

une pièce de collection !

À travers 120 pages et plus de 150 caricatures politiques, revivez l'actualité de 2003 au Québec et dans le monde. Des dessins éditoriaux surprenants, biaisés, exagérés, tordus, injustes, vengeurs, indignés... mais toujours assaisonnés d'une pointe d'humour !



Les plus meilleures caricatures de Garnotte en 2003
Éditions du Concassé
120 pages - illustrées
17,95 \$

Distribution : Fides

LE DEVOIR